ŒUVRES COMPLETTES
DE
BERQUIN.

TOME SIXIÈME.

L'AMI
DES
ENFANS,

PAR BERQUIN;

Mis en ordre par J. J. REGNAULT-WARIN.

Delectando pariterque monendo.
(HORAT.)

Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui.
(LAFONTAINE.)

TOME SIXIÈME.

A PARIS,
Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue la Harpe, N°. 477.
AN DIX, (1802).

PERSONNAGES.

M. DE CLERMONT.
CONSTANTIN, *son fils.*
ADÉLAÏDE, *sa fille.*
THOMAS, *fils du médecin du village.*
GENEVIÈVE, *sa sœur.*

La scène est dans un jardin, sous les fenêtres du château de M. de Clermont. *On voit sur le côté un berceau de treillage, et dans l'enfoncement un bosquet.*

L'AMI DES ENFANS.

LES PÈRES RÉCONCILIÉS PAR LEURS ENFANS.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE CLERMONT, ADÉLAÏDE, CONSTANTIN.

ADÉLAÏDE.

MAIS, mon papa....

M. DE CLERMONT.

Je vous le répète, qu'aucun de vous deux ne s'avise, sous peine d'encourir ma disgrace, d'entretenir désormais la moindre liaison avec les enfans du médecin.

ADÉLAÏDE.

Qui vous a donc mis si fort en colère contre M. Genest ?

M. DE CLERMONT.

Suis-je obligé de t'en rendre compte ?

CONSTANTIN.

Non certainement. Il ne nous convient pas de vous interroger. (*A Adélaïde.*) Lorsque mon papa donne ses ordres, c'est à nous d'obéir sans réplique.

M. DE CLERMONT.

C'est comme je l'entends. M. Genest est un homme contrariant et opiniâtre. L'ingrat! me refuser cela, à moi qui suis son seigneur, à moi de qui il tient son état et sa fortune !

CONSTANTIN.

Cela est indigne, mon papa : et je ne sais pourquoi nous avons été liés si long-temps avec des enfans de cette espèce. S'il y avoit eu le plus petit gentilhomme dans notre voisinage, je n'aurois jamais adressé une parole à Thomas.

ADÉLAÏDE.

O mon papa ! pouvez-vous entendre parler ainsi mon frère ? Thomas et Geneviève sont de si braves enfans ! nous serions bien heureux de les valoir.

M. DE CLERMONT.

Que m'importe qu'ils soient bons ou méchans ! Encore une fois je vous défends d'avoir un mot d'entretien avec eux, ou je vous tiens renfermés au château.

CONSTANTIN.

Que Thomas s'avise de venir seulement roder autour du jardin, je vous le...

M. DE CLERMONT.

Que veux-tu dire ? Je n'entends pas qu'on les maltraite, ou qu'on leur fasse la plus légère insulte.

CONSTANTIN, *embarrassé.*

Ce n'est pas ce que j'entends non plus. Je veux dire que je ne les laisserai pas approcher de cent pas. Oh ! je ferai ma ronde.

ADÉLAÏDE.

Vous aviez tant d'amitié pour mon-

sieur Genest ! vous le regardiez comme un si honnête homme ! comme un homme si raisonnable et si savant ! Vous vous souvenez bien que c'est lui qui apprenoit le latin à mon frère, et qui me donnoit, à moi, des leçons d'orthographe, avant que nous eussions un précepteur.

M. DE CLERMONT.

Tout cela peut être ; mais je te défends d'ajouter un mot. Je ne veux plus avoir rien de commun avec lui, comme vous n'aurez plus rien de commun avec ses enfans..... Eh bien ! je crois que tu pleures ? Séchez ces pleurs, mademoiselle. Avez-vous donc si peu de respect pour les volontés de votre père, qu'il vous en coûte des larmes pour lui obéir ?

ADÉLAÏDE.

Non, mon papa. Pardonnez-moi ces derniers sentimens d'amitié qui parlent encore pour eux dans mon cœur. Je ne serai pas moins obéissante que mon frère.

CONSTANTIN.

Nous verrons qui sera le plus soumis.

ADÉLAÏDE.

Vous n'exigez pas, au moins, que je les haïsse. Il ne dépendroit plus de moi de vous obéir.

M. DE CLERMONT.

Ni les haïr, ni les maltraiter : rompre seulement toute liaison avec eux, voilà ce que je vous ordonne.

ADÉLAÏDE.

Je m'y soumettrai pour vous plaire. Mais j'ai une grace à vous demander.

M. DE CLERMONT.

Quelle est-elle?

ADÉLAÏDE.

C'est de leur parler encore une fois pour les instruire de vos ordres.

CONSTANTIN.

A quoi bon? tout est rompu.

M. DE CLERMONT.

Je trouve ta demande raisonnable, et je te l'accorde. Tu peux leur dire en même temps que leur père ait à

me payer sous trois jours, ou qu'il aura sujet de s'en repentir.

ADÉLAÏDE.

O mon papa, que dites-vous ? Est-ce que M. Genest vous doit quelque chose ?

M. DE CLERMONT.

Penses-tu que je lui demanderois ce qu'il ne me devroit pas ? Mais cela ne te regarde point. Songe seulement à m'obéir. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

ADÉLAÏDE, CONSTANTIN.

ADÉLAÏDE.

COMMENT, mon frère, est-ce là ton amitié pour Thomas et pour Geneviève ?

CONSTANTIN.

Comment, ma sœur, est-ce là ta soumission à notre papa ?

ADÉLAÏDE.

Parle-moi de la tienne. C'est de l'hypocrisie, et rien de plus. Tu ne le

flattes que pour lui escroquer de l'argent. Tu n'aimes rien au monde que toi.

CONSTANTIN.

Parce que je ne me fais pas un plaisir de le contrarier sans cesse? Voudrois-tu que j'allasse courir après ces enfans, lorsqu'il me l'a défendu?

ADÉLAÏDE.

Tu ne méritois guère leur amitié, s'il ne t'en coûte pas davantage pour y renoncer. Mais lorsque tu n'as plus rien à attendre de quelqu'un, tes sentimens sont bientôt évanouis.

CONSTANTIN.

Comme si j'avois eu jamais quelque chose à attendre d'enfans de cette espèce!

ADÉLAÏDE.

Qu'est-ce donc que cet étui de nacre que tu t'es fait donner, il n'y a pas encore huit jours, par Geneviève, et ces tablettes que tu sus tirer si adroitement avant-hier de Thomas? Tu as fait mille fois des bassesses auprès d'eux pour un bouquet, ou pour une orange; et aujourd'hui.....

CONSTANTIN.

Aujourd'hui, il faut que j'obéisse. Vraiment, la belle société à regretter que celle des enfans de monsieur le médecin!

ADÉLAÏDE.

Oui, et je te verrai peut-être ce soir au milieu des plus sales polissons du village!

CONSTANTIN.

Je ne perdrai pas beaucoup au change.

ADÉLAÏDE.

Et eux encore moins.

CONSTANTIN.

A la bonne heure. Mais voici monsieur Thomas. Conseille-lui, en tendre amie, de ne pas m'approcher de trop près.

ADÉLAÏDE.

Tu peux t'en aller, si sa vue te déplaît.

CONSTANTIN.

Sa vue me déplaît, et je reste.

SCÈNE III.

ADÉLAÏDE, CONSTANTIN, THOMAS, *qui porte une petite cabane de bois peinte en bleu.*

THOMAS, *à Adélaïde.*

Ah ! que je suis aise de vous trouver !

CONSTANTIN.

Mon cher Thomas, que portes-tu là dans cette petite cabane ?

THOMAS.

C'est un présent que m'a fait le garde-chasse de M. de Boismiran.

CONSTANTIN.

Et tu viens me le donner, mon cher ami ?

ADÉLAÏDE, *à part.*

L'hypocrite !

THOMAS.

C'est pour mamselle Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

Pour moi ? non, non, mon ami.

Puisque c'est un présent qu'on t'a fait je ne veux pas t'en priver..... Mais qu'est-ce donc, je te prie?

CONSTANTIN, *d'un ton impérieux.*

Allons, je veux voir ce que c'est. (*Il veut arracher la cabane des mains de Thomas; mais Thomas la retient avec force.*) Quelque vilain oiseau sans doute?

THOMAS.

Un vilain oiseau? Oh! pour cela non. Devinez, mamselle. Mais je ne veux pas vous laisser en peine. C'est un écureuil. O la drôle de petite bête! Il chercher toujours à se fourrer dans vos poches; puis il vient manger dans votre main, et il court après vous comme un petit barbet. (*Il le tire de sa cabane, et présente sa chaîne à Adélaïde.*) Ne le lâchez pas, au moins: il faut d'abord qu'il s'apprivoise avec vous; autrement il iroit faire un tour dans la forêt.

CONSTANTIN, *avec un regard d'envie.*

Le joli cadeau qu'un écureuil! cela sent comme une fouine.

ADÉLAÏDE.

O le charmant petit animal ! comme il a un air d'esprit !

THOMAS.

J'aurois voulu, monsieur Constantin, en avoir un autre à vous offrir, et je vous apporterai le premier qu'on me donnera. Lorsqu'il sera un peu familiarisé avec vous, mamselle, il fera des espiégleries à vous faire mourir de rire. C'est pis qu'un singe.

ADÉLAÏDE.

C'est pour cela, mon cher Thomas, que je ne veux pas t'en priver. (*A l'écureuil.*) Allons, ma petite bête, rentre dans ta maison. Il faut que tu le remportes, mon ami.

CONSTANTIN.

Oui, entends-tu ? il faut le remporter.

THOMAS.

Comment ! il n'est plus à moi. Vous voudriez donc me faire de la peine, mamselle Adélaïde ? Oh ! non sûrement, vous ne le voudriez pas. (*Il*

court sous le berceau qui est à côté.) Là ; je vais le mettre ici sur le banc.

CONSTANTIN, *à Adélaïde.*

Avise-toi de le prendre, pour voir. Mon papa te le fera payer cher.

ADÉLAÏDE.

J'aurois presque envie de le prendre à cause de ta menace. Mon papa ne m'a pas défendu de recevoir des écureuils. Je suis fâchée pour le pauvre Thomas de n'avoir à lui donner en récompense qu'un triste adieu.

CONSTANTIN.

Eh bien! laisse-moi faire ; je vais le congédier, lui et son écureuil.

ADÉLAÏDE.

Non, non ; ne te charge pas de ce soin. (*A Thomas, qui revient.*) Encore une fois, mon ami, je ne puis recevoir ton présent. La nouvelle que j'ai à t'annoncer est si fâcheuse, que je ne saurois....

CONSTANTIN.

Oui, oui, monsieur Thomas ; qu'il vous arrive de vous présenter devant notre

notre jardin, ou de regarder seulement les murs du château !

THOMAS.

Est-ce que vous auriez le cœur de me chasser, monsieur ? je vous croyois plus d'amitié pour moi.

CONSTANTIN.

Notre amitié est rompue, afin que vous le sachiez; et ne vous avisez pas....

ADÉLAÏDE.

Je te prie d'excuser sa grossièreté, mon ami. Tu ne sais peut-être pas que ton père a eu une querelle avec le nôtre ?

THOMAS.

Pardonnez-moi, je le sais; et cela m'a donné assez de chagrin. Je ne croyois pas cependant que la chose allât jusqu'à rompre notre amitié. Et je l'aurois encore moins attendu de la part de Monsieur Constantin.

CONSTANTIN.

Ma sœur, veux-tu bien me le renvoyer à l'instant ? ou je vais avertir mon papa.

THOMAS.

Si vous devez avoir de la peine par rapport à moi, mamselle Adélaïde....

ADÉLAÏDE.

Rassure-toi, mon ami : tu peux rester encore ; mon papa ne le trouvera pas mauvais.

CONSTANTIN.

C'est ce que nous allons voir. Je vais lui commencer ta justification. (*Il sort; mais il revient un moment après, et se glisse dans le berceau sans être apperçu.*)

SCÈNE IV.

ADÉLAÏDE, THOMAS.

THOMAS.

Au nom de Dieu, mamselle Adélaïde, dites-moi donc ce que j'ai fait à monsieur votre frère.

ADÉLAÏDE.

D'abord, c'est qu'il est un peu jaloux de l'écureuil que tu m'as donné.

Et puis il croit faire sa cour à mon papa, en paroissant entrer dans sa querelle contre le tien; car mon papa est bien en colère, et je ne sais pas pourquoi.

THOMAS.

Je ne le sais pas non plus. J'ai seulement entendu mon père qui disoit en se promenant seul à grands pas : je ne peux croire cela de monsieur de Clermont. Il est allé trouver ma mère ; et comme ma sœur étoit auprès d'elle en ce moment, elle saura de quoi il s'agit.

ADÉLAÏDE.

En attendant, mon papa nous a défendu de vous voir et de vous parler.

THOMAS.

Quoi ! je ne vous verrois plus ! je ne pourrois plus vous parler ! Et comment ferois-je pour me passer de vous ? comment fera ma pauvre sœur, qui vous aime tant ? Hélas ! mon Dieu ! qu'avons-nous donc fait ?

ADÉLAÏDE.

Console-toi, mon enfant ; nous se-

rons toujours aussi bons amis. Et s'il nous est défendu de nous voir, qui nous empêche de penser l'un à l'autre ? Moi, par exemple, en caressant ton écureuil, je songerai à toi : je ne l'appelerai que de ton nom. Oh ! comme je vais l'aimer !

THOMAS.

Que vous me faites de plaisir de me dire cela ! Je ne sais plus si je dois avoir encore du chagrin. Mais voici ma sœur ; elle est bien triste.

SCÈNE V.

ADÉLAÏDE, THOMAS, GENEVIÈVE.

ADÉLAÏDE, *courant au-devant de Geneviève, et l'embrassant.*

Ma chère Geneviève !

GENEVIÈVE.

Ma bonne mamselle Adélaïde ! (*On voit dans l'éloignement M. de Clermont, que Constantin conduit secrètement derrière le berceau.*)

THOMAS, *à Geneviève.*

Ah ! tu vas apprendre une bien fâcheuse nouvelle.

GENEVIÈVE.

Je n'en ai pas de meilleures à vous donner. Mon père et ma mère sont dans un chagrin....

THOMAS.

Ne vous l'avois-je pas dit ? Et que s'est-il passé ?

GENEVIÈVE.

Monsieur votre père peut bien être mécontent du nôtre ; mais sûrement sa demande est un peu injuste....

ADÉLAÏDE.

Injuste ? cela ne peut pas être. Ah ! si elle l'étoit, je pourrois encore espérer de le faire revenir. Dis-moi toujours ce que c'est.

GENEVIÈVE.

Vous savez bien ce joli bosquet qui est derrière votre jardin ?

ADÉLAÏDE.

Oh ! oui. Où nous allions entendre chanter le rossignol dans les soirées du

printemps. Le charmant petit bocage !

GENEVIÈVE.

Vous savez aussi que ce bosquet a été donné à mon père par le vieux monsieur Drouillet, en récompense des services qu'il lui avoit rendus pendant sa vie ?

ADÉLAÏDE.

Eh bien ?

GENEVIÈVE.

Eh bien ! monsieur de Clermont veut l'avoir.

ADÉLAÏDE.

Mon papa ?

THOMAS.

Notre joli bosquet ?

GENEVIÈVE.

Mon père lui a répondu qu'il auroit beaucoup de plaisir de le satisfaire, qu'il n'oublieroit jamais combien lui et sa famille lui avoient d'obligations ; mais que son bienfaiteur lui avoit recommandé, au lit de la mort, de ne jamais se défaire de ce bosquet, pour qu'il lui rappelât sans cesse son bon souvenir.

ADÉLAÏDE.

Avec tout le respect que je dois à mon papa, je ne puis disconvenir qu'il n'ait tort en cette occasion. Mais cependant il ne voudroit pas l'avoir pour rien; ce n'est pas-là sa manière de penser.

GENEVIÈVE.

Eh! mon Dieu non! il veut le payer à mon père, et le payer même peut-être plus qu'il ne vaut.

THOMAS.

Et qu'en veut-il donc faire? n'est-il pas à lui comme à nous?

GENEVIÈVE.

Il veut jeter à bas tous ces beaux arbres.

ADÉLAÏDE et THOMAS.

Les jeter à bas?

GENEVIÈVE.

Vous savez le côteau qui est derrière le bosquet? il dit qu'il veut en faire un point de vue. Le bosquet est au pied du côteau : ainsi pour avoir le point de vue il faudroit abattre le bosquet.

ADÉLAÏDE.

Ah ! voilà donc pourquoi il a fait venir un architecte de la ville, qui lui parle de grottes, de ponts, de temples chinois ! Mon papa ne rêve que de jardins anglois. Il en a toujours le plan dans ses mains. Cent fois le jour il m'en faisoit le détail à moi-même. Et moi, qui me réjouissois de voir bientôt toutes ces jolies choses ! ah ! je n'en veux plus; et que votre père garde son petit bosquet !

THOMAS.

Que deviendroient les oiseaux qui gazouilloient si joliment sur ces vieux arbres, et qui venoient y faire leurs nids, parce que personne ne les troubloit, et que nous leur y apportions leur nourriture ?

GENEVIÈVE.

Et la fraîcheur que nous allions y respirer dans les jours brûlans de l'été.

ADÉLAÏDE.

Et l'écho qui nous y renvoyoit de la colline le bout de nos chansons !

GENEVIÈVE.

La vue d'un bosquet en verdure vaut bien, je crois, celle d'un côteau.

ADÉLAÏDE.

Et puis, quel besoin a mon papa, d'un nouveau point de vue ? il y en a tant d'autres de tous les côtés.

THOMAS.

Il me sembleroit voir tomber un de mes membres à chaque coup de cognée.

ADÉLAÏDE.

Non, non; il ne faut pas que votre père se prive de son petit bosquet.

GENEVIÈVE.

Il ne le faut pas ? Ah ! il ne le gardera pas long-temps.

ADÉLAÏDE.

Pourquoi donc ? mon papa n'ira pas vous l'arracher de force, peut-être. Il n'en a pas le pouvoir.

THOMAS.

Mais s'il est si fâché contre nous, qu'il vous ait défendu de nous voir et de nous parler ! je donnerois plutôt dix bosquets comme celui-là.

GENEVIÈVE.

Et moi donc? qu'irois-je y faire sans vous, mamselle Adélaïde? Je ne me sentirois plus d'envie d'y entrer.

ADÉLAÏDE.

Ma chère Geneviève, nous y étions si heureuses! Te souviens-tu lorsque nous y allions le soir, et que nous nous disions tout ce qui nous étoit arrivé dans la journée?

GENEVIÈVE.

Chacun y apportoit son ouvrage; je tricotois, vous faisiez du filet; et puis lorsque Thomas nous avoit appporté des fleurs, nous laissions nos travaux pour faire des bouquets. Vous me donniez le vôtre, je vous donnois le mien. C'en étoit assez pour penser l'une à l'autre toute la journée du lendemain.

THOMAS.

Et tout cela est passé! tout cela ne reviendra plus!

ADÉLAÏDE.

Non, non, je n'aurois plus un moment de plaisir: j'en tomberois malade.

Alors mon papa auroit du regret ; et je lui dirois que s'il veut me rendre la santé, il me permette encore de revoir mes petits amis. (*Ils s'embrassent tous les trois en pleurant.*)

GENEVIÈVE.

Mais, en attendant, le petit bosquet sera abattu. Il faut qu'il le soit.

ADÉLAÏDE.

Et pourquoi donc ?

GENEVIÈVE.

Hélas ! mamselle Adélaïde, je ne vous ai pas tout dit. Il y a dix ans que M. de Clermont a prêté à mon père cent écus pour s'établir. Et vous savez bien que mon père n'a pas encore été en état de les lui rendre.

ADÉLAÏDE, *à part.*

Ah ! voilà donc la dette dont il étoit question tout-à-l'heure !

GENEVIÈVE.

Si nous voulons garder le bosquet, M. de Clermont voudra ravoir les cent écus : et mon père ne sait où les prendre. Parmi tous ses amis, il n'y a que

votre papa lui-même qui pût lui fournir une si grosse somme ; et c'est précisément à lui qu'on la doit.

ADÉLAÏDE, *les prenant tous deux par la main.*

Oh bien! s'il ne tient qu'à cela, je peux vous tirer de peine.

GENEVIÈVE.

Nous tirer de peine ?

THOMAS.

Vous, mamselle ?

ADÉLAÏDE *les regardant avec un air de joie.*

Me promettez-vous bien de ne pas me trahir ?

GENEVIÈVE.

Moi, vous trahir !

THOMAS.

Ah ! si je vous le promets !

ADÉLAÏDE.

Eh bien! écoutez-moi. Vous savez... Je ne puis y penser sans être encore émue..... vous savez quelle tendresse avoit pour moi maman. Pendant sa dernière maladie, un jour que j'étois seule avec

avec elle, elle me fit approcher de son lit, m'embrassa toute en larmes; et tirant une bourse de dessous son chevet: « Tiens, ma chère Adélaïde, me dit-elle, prends ceci. Je te défends de dire à personne que je te l'ai donné. Garde cet argent pour de grandes occasions. Tu as un bon cœur, et beaucoup de raison pour ton âge (c'est maman qui disoit cela, au moins); tu sauras t'en servir pour faire de bonnes œuvres. Ton père a une ame noble et généreuse, mais il est un peu colère et vindicatif. Tu pourras lui épargner des chagrins ou des regrets. Dans une terre aussi étendue que la nôtre, il doit se trouver des malheureux qui essuient des pertes qu'ils n'auront point méritées ; tu pourras les aider en secret; tu pourras aussi récompenser quelques services qu'on t'aura rendus, sans avoir besoin de recourir toujours à ton père. C'est par tes mains que je distribue depuis deux ans mes graces et mes secours : j'espère que tu as acquis assez

de discernement pour savoir distinguer ceux qui méritent qu'on s'intéresse à leur sort. Enfin je ne doute pas que tu ne fasses le meilleur usage de cette petite somme, que je laisse en dépôt dans tes mains pour d'honnêtes gens. Je croirai avoir fait moi-même le bien que tu feras; et c'est pour moi le moyen le plus doux de me rappeler à ta mémoire ». Il lui prit une foiblesse qui l'empêcha de m'en dire davantage; mais rien ne pourra m'empêcher de me souvenir toute ma vie de ce discours.

GENEVIÈVE, *essuyant ses yeux.*

O l'excellente dame!

THOMAS.

Mon père et ma mère ne parlent jamais d'elle que les larmes aux yeux.

ADÉLAÏDE.

Maman avoit aussi pour eux beaucoup d'amitié. Elle m'a recommandé à sa mort de regarder toujours M. Genest comme mon meilleur ami, et de suivre en tout ses sages conseils. Vous

voyez donc que c'est moi qui vous ai des obligations. Que je suis heureuse ! j'honore la mémoire de maman, je satisfais ma reconnoissance, je sauve une injustice à mon papa, je lui épargne des regrets, je conserve tout ; le charmant petit bocage, notre amitié, le plaisir de nous voir comme auparavant......

GENEVIÈVE, *saute à son cou en pleurant.*

O ma chère mamselle Adélaïde !

THOMAS.

Mon père va vous bénir dans son cœur ; mais il ne prendra jamais votre argent.

ADÉLAÏDE.

Il le prendra sûrement, si je l'en prie : personne au monde n'en saura rien. Attendez, mes chers amis ; je vais vous l'apporter.

THOMAS.

Ce n'est pas moi qui m'en charge, au moins.

ADÉLAÏDE.

Ce sera toi, ma chère Geneviève.

Et toi, Thomas, si tu l'en empêches, prends-y garde; je ne reçois pas ton écureuil, j'obéis à la rigueur à mon papa, je ne vous regarde plus, je ne vais plus chez vous, et je ne rentre jamais dans le bosquet.

GENEVIÈVE.

Eh bien! mamselle, puisque vous parlez de la sorte.....

ADÉLAÏDE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Tu ne sais ce que tu dis. Je ne veux pas seulement t'écouter. Attendez-moi, je vais revenir. Si je ne suis pas interrompue, j'écrirai quelques lignes à votre père. En cas que je ne puisse vous rejoindre, je mettrai la bourse près du berceau, là, sous cette grosse pierre. Remarquez bien la place, entendez-vous?

GENEVIÈVE.

Je suis sûre que mon père me renverra avec votre argent.

ADÉLAÏDE.

Qu'il s'en garde bien. Et puis, vous

ne sauriez où me trouver; car, hélas! c'est peut-être la dernière fois qu'il nous est permis de nous entretenir.

GENEVIÈVE.

Ah! mamselle Adélaïde, que dites-vous.

ADÉLAÏDE.

Il faut bien que j'obéisse à mon papa. Mais nous sommes voisins, il ne nous est pas défendu de nous regarder; et lorsque nos yeux pourront se rencontrer à la dérobée....

GENEVIÈVE.

Oh! les miens sauront bien chercher les vôtres, et leur dire que je n'oublierai jamais de vous aimer.

THOMAS.

Qui nous empêche de nous trouver sur votre chemin, lorsque vous irez à la promenade? Et alors....

ADÉLAÏDE.

Tu as raison. Un sourire, une petite mine, un regard de côté, c'est fait avant qu'on le voie. Allons, consolez-vous;

tout ira bien. Mais où est l'écureuil ? puisque je vais dans ma chambre, je veux l'emporter.

THOMAS.

Attendez un peu ; je vais chercher sa cabanne, et je vous la porterai jusqu'au château. (*Il court vers le berceau.*)

ADÉLAÏDE.

Adieu, ma chère Geneviève.

GENEVIÈVE.

Ah ! mamselle Adélaïde, je ne puis croire que ce soit pour toujours.

THOMAS, *revenant tout consterné avec la petite cabane.*

O Dieu ! l'écureuil n'y est plus.

ADÉLAÏDE.

Que dis-tu ? Mon écureuil ! O mon cher Thomas !

THOMAS.

Il faut qu'on lui ait ouvert la porte ; car je me souviens bien de l'avoir fermée.

ADÉLAÏDE.

Ce ne peut être que mon frère. Il étoit jaloux du présent que tu m'as fait; et tandis que nous parlions ici, il s'est glissé dans le berceau, et a ouvert la cabane.

THOMAS.

S'il n'avoit fait qu'emporter l'écureuil avec lui pour jouer un moment!

ADÉLAÏDE.

Je le connois mieux que toi. Il l'aura fait échapper.

THOMAS.

Eh bien! attendez: il ne doit pas être fort loin. Si je puis le découvrir sur quelque arbre, je n'aurai qu'à lui montrer une noix pour l'en faire bien vite descendre. Je vais fureter de tous les côtés. (*Il sort.*)

ADÉLAÏDE, *à Thomas.*

Je te souhaite une heureuse chasse, mon cher ami. (*à Geneviève.*) Le pauvre Thomas! Je le plains; il avoit tant de plaisir de me faire ce cadeau!

GENEVIÈVE.

Oh ! cela est vrai. Il n'a pas eu de repos qu'il ne vous l'ait apporté.

ADÉLAÏDE.

Allons, je te laisse, ma chère Geneviève. Je vais gagner le château par la terrasse ; et toi, sors par la petite porte du jardin, et fais le tour, en te glissant le long du mur. Tu n'auras qu'à te tenir sous ma fenêtre, sans faire semblant de rien ; je te jeterai ma bourse avec une lettre. Si mon papa n'est pas sur mon chemin, je viendrai te les apporter moi-même.

GENEVIÈVE.

O ma chère et généreuse amie, quelle bonté ! (*Elles sortent chacune de leur côté.*)

SCÈNE VI.

M. DE CLERMONT, CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Eh bien! mon papa, avois-je tort? Vous voyez comme ma sœur s'empresse de vous obéir!

M. DE CLERMONT.

Et quelle est cette histoire d'un écureuil?

CONSTANTIN.

Je ne vous l'ai pas contée dans notre cachette, parce qu'on auroit pu nous entendre : mais voici ce que c'est. Le cher ami Thomas a fait cadeau d'un écureuil à la chère amie Adélaïde. La chère amie Adélaïde a reçu avec tant de plaisir cette vilaine petite bête, qu'elle l'appelle son cher ami Thomas. Mais j'ai si bien fait, qu'elle n'a pas eu long-temps à s'en réjouir.

M. DE CLERMONT.

Et comment donc cela?

CONSTANTIN.

Ils avoient mis la cabane de l'écureuil sous le berceau : je m'y suis glissé tandis qu'ils se faisoient leurs tendres adieux ; j'ai ouvert la cabane ; j'en ai tiré l'écureuil, et je l'ai lâché dans le bois. Je l'ai vu aussi-tôt grimper sur un arbre, et sauter de branche en branche. Ils seront bien fins, s'ils le rattrapent jamais.

M. DE CLERMONT.

Vous avez fait là, monsieur, une fort vilaine action. Ne vous avois-je pas défendu d'affliger ces pauvres enfans ? Et vous sentiez le chagrin que vous alliez causer à votre sœur.

CONSTANTIN.

Puisqu'elle vous désobéissoit, ne méritoit-elle pas d'être punie ?

M. DE CLERMONT.

Est-ce à vous qu'appartenoit le droit de la punir ? Courez dire au jardinier et à ses garçons de chercher l'écureuil, et de me l'apporter.

CONSTANTIN.

Mais, mon papa, vous avez défendu à ma sœur toute société avec les enfans de M. Genest; et vous souffrirez qu'elle en reçoive un cadeau ?

M. DE CLERMONT.

Thomas étoit-il instruit de mes volontés, lorsqu'il a apporté l'écureuil ?

CONSTANTIN.

Du moins Adélaïde les savoit. N'étoit-ce pas vous désobéir ?

M. DE CLERMONT.

C'étoit à moi de le décider. Elle n'auroit pas manqué de me montrer le présent qu'elle avoit reçu; et je lui aurois ordonné de le rendre, si je l'avois jugé à propos. Encore une fois, courez; et que cet écureuil se trouve, ou vous m'en répondrez.

CONSTANTIN.

Mais, mon papa, vous avez entendu de fort belles choses. Ma sœur a de l'argent dont vous ne savez rien, et elle le donne à M. Genest pour vous payer. Ne ferois-je pas mieux d'aller

guetter Geneviève, de la surprendre lorsqu'elle aura reçu la bourse, et de vous l'apporter ?

M. DE CLERMONT.

Avisez-vous de cela. Vous savez mes ordres ; obéissez.

CONSTANTIN, *en murmurant.*

Moi, qui croyois avoir fait merveilles !

SCÈNE VII.

M. DE CLERMONT, *pensif un moment.*

Oui, je le vois, je me suis laissé emporter trop loin. Quel exemple d'amitié, de reconnoissance et de générosité me donnent ces enfans ! Il est vrai que j'avois défendu à Adélaïde..... Mais devois-je le lui défendre ? devois-je étouffer le sentiment que j'avois moi-même fait naître dans son cœur ? Pouvois-je lui dérober l'unique bonheur dont elle jouisse dans cette solitude,

solitude, le plus grand bonheur de la vie humaine, une société aimable et vertueuse avec des enfans de son âge? un bien dont je ne saurois lui racheter la perte avec toutes mes richesses? Et pourquoi? pour satisfaire un vain caprice. Ma chère Adélaïde, ces grottes, ces ponts, ces temples chinois, tous ces ornemens dont je voulois embellir mon jardin, rien n'auroit pu te faire oublier le bosquet sauvage où l'amitié trouvoit un si doux asyle. Quelle leçon pour moi! Sans toi, j'allois perdre aussi cette douce amitié. Tu me conserves un bien si précieux! tu me sauves une injustice et des remords! Que ta noble conduite me fait sentir l'indignité de ton frère! Le méchant! sous quels traits affreux il vient de se montrer! Bannissons de mon cœur cette image accablante. Je brûle de savoir si M. Genest pense avec autant de noblesse que ses enfans : le parti qu'il va prendre, va décider de mon propre bonheur. Je n'avois qu'un ami

indigne de mes sentimens, ou je vais le retrouver digne de moi. (*Adélaïde traverse sur la pointe du pied le fond du théâtre; M. de Clermont l'apperçoit, et l'appelle.*) Adélaïde! (*Elle veut continuer sa marche; M. de Clermont l'appelle une seconde fois.*) Adélaïde! approchez.

SCÈNE VIII.

M. DE CLERMONT, ADÉLAÏDE.

M. DE CLERMONT.

Où allois-tu donc? Pourquoi cherchois-tu à m'éviter?

ADÉLAÏDE, *embarrassée.*

C'est que je craignois de vous troubler, mon papa.

M. DE CLERMONT.

Tu allois peut-être chercher l'écureuil dont Thomas t'a fait cadeau?

ADÉLAÏDE.

Oui, mon papa, il est vrai qu'il

m'en a donné un; c'est apparemment Constantin qui vous l'a dit?

M. DE CLERMONT.

J'imagine que tu ne l'as pas reçu.

ADÉLAÏDE.

Moi? non... Mais, oui. Comment aurois-je pu m'en empêcher? Le pauvre Thomas! il s'étoit fait une si grande joie de me l'offrir!

M. DE CLERMONT.

Il faut le lui rendre.

ADÉLAÏDE.

Oui, mon papa; si je l'avois. Mais il s'est échappé.

M. DE CLERMONT.

Cela est-il bien vrai, Adélaïde?

ADÉLAÏDE.

Oui, je vous assure. Je puis vous montrer sa cabane. Elle est déserte.

M. DE CLERMONT.

Qui peut donc l'avoir fait échapper? C'est une malice de Constantin.

ADÉLAÏDE.

Non, mon papa. N'en accusez point mon frère. C'est que la porte a été mal

fermée, et le prisonnier s'est sauvé. Mais Thomas est à sa poursuite; et s'il le rattrape, il me le rapportera.

M. DE CLERMONT.

Tu veux donc avoir un second entretien avec lui? Qu'as-tu à lui dire? Ne lui as-tu pas déclaré mes volontés, et ne lui as-tu pas fait tes adieux?

ADÉLAÏDE.

Oui, mon papa; mais... Oh! comme j'ai souffert! J'aurai bien de la peine à m'en consoler.

M. DE CLERMONT.

Tu sens donc bien de la répugnance à m'obéir?

ADÉLAÏDE.

Oh! ce n'est pas cela; ne le croyez jamais. Mais pourriez-vous m'aimer encore, pourriez-vous me reconnoître pour votre enfant, si je vous disois que cette brouillerie ne m'a pas affligée? Que penseriez-vous de moi, qu'en penseroient mes amis, si je pouvois leur retirer tout de suite mon cœur, sans qu'il m'en coûtât des regrets?

M. DE CLERMONT.

Mais l'offense que me fait leur père est-elle si indifférente pour toi, que tu n'y prennes aucune part ?

ADÉLAÏDE.

Oh! j'y prends part aussi ; et je donnerois tout au monde pour que vous en eussiez une entière satisfaction.

M. DE CLERMONT.

Tu sais donc ce que je lui demande, et ce qu'il me refuse ?

ADÉLAÏDE.

Je sais... je sais... Ah! mon papa, pourquoi me le demandez-vous ?

M. DE CLERMONT.

Parce que je voudrois savoir si les enfans de M. Genest en sont instruits, et s'ils t'en ont fait confidence.

ADÉLAÏDE.

Oui ; ils m'ont.... ils m'ont tout dit. Mon papa, n'en soyez point fâché.

M. DE CLERMONT.

Eh bien! que penses-tu de ma demande ? te paroît-elle déraisonnable ?

Ne suis-je pas en droit d'exiger de M. Genest, pour tous mes bienfaits, une légère déférence dont je le paierois au centuple ?

ADÉLAÏDE.

Mon cher papa, je ne suis qu'un enfant; comment pourrois-je décider entre de grandes personnes?

M. DE CLERMONT.

Consulte ton cœur. Je veux savoir ce qu'il te dira.

ADÉLAÏDE.

Dispensez-m'en, de grace. Mon cœur diroit peut-être quelque chose qui pourroit vous fâcher.

M. DE CLERMONT.

Je comprends. Il jugeroit sans doute que j'ai tort.

ADÉLAÏDE.

Ah! vous allez vous mettre en colère.

M. DE CLERMONT.

Parle seulement. Tu le verras.

ADÉLAÏDE.

Je ne voudrois pour rien au monde vous faire de la peine.

M. DE CLERMONT.

Tu ne m'en feras point. Dis-moi librement ce que tu penses.

ADÉLAÏDE.

Eh bien! je pense que vous avez raison, et M. Genest aussi.

M. DE CLERMONT.

Nous avons raison tous deux! Ah! la petite flatteuse. Cela ne se peut pas. Il faut que l'un de nous ait raison, et que l'autre ait tort.

ADÉLAÏDE.

Pardonnez-moi; je vous ai parlé comme je le sens. Vous avez rendu de grands services à M. Genest, et vous avez raison d'exiger en reconnoissance qu'il vous cède une chose qui vous tient si fort à cœur. Et lui, il a raison de vous la refuser, parce qu'il a aussi des motifs pour ne pas s'en défaire.

M. DE CLERMONT.

Et ses motifs, sont-ils justes ou mal fondés?

ADÉLAÏDE.

Ce n'est pas à moi d'en être le juge.

Vous regardez comme un devoir de reconnoissance qu'il vous cède son petit bosquet; et il regarde aussi comme un devoir de reconnoissance de le garder. Vous voudriez l'abattre pour y trouver un beau point de vue : il y trouve un ombrage agréable pour ses enfans. Vous êtes son seigneur, et vous avez la puissance : il est votre vassal, et il n'a que ses prières et les larmes de sa famille.

M. DE CLERMONT.

C'en est assez; tu es un avocat trop dangereux. Eh bien ! qu'il me rende les cent écus que je lui ai prêtés, et qu'il garde son bosquet.

ADÉLAÏDE.

Ainsi donc ce sera la force....

M. DE CLERMONT.

Qui aura raison, n'est-ce pas ?

ADÉLAÏDE.

Non, mon papa. Je voulois dire seulement.... Oh ! je n'en sais plus rien. Mais les cent écus, où les prendre ?

M. DE CLERMONT.

Si tu ne le sais pas, je n'en sais rien

non plus. Cependant s'il avoit recours à toi....

ADÉLAÏDE, *jetant ses bras autour de son père.*

Oh! je ne puis vous le cacher plus long-temps. Et quand vous devriez m'en punir..... j'ai mérité votre colère.... j'ai....

M. DE CLERMONT.

Allons, allons, laisse-moi. Que veut dire cela, mademoiselle?

SCÈNE IX.

M. DE CLERMONT, ADÉLAÏDE, CONSTANTIN, *traînant de force Geneviève*, GENEVIÈVE.

CONSTANTIN.

Ah! mon papa, je la tiens, je la tiens! Elle a une lettre, apparemment pour ma sœur. Allons, donne-la-moi, ou je te fouille de la tête aux pieds. Oui, oui; elle l'avoit à la main, en se glissant ici derrière la charmille.

M. DE CLERMONT.

Point de violence, Constantin. (*A Geneviève.*) Cherchez-vous ici quelqu'un, mon enfant ?

GENEVIÈVE, *déconcertée.*

Non..... oui, monsieur. Je cherchois....

M. DE CLERMONT.

Pourquoi s'effrayer ? Eh bien ! qui cherchez-vous ?

GENEVIÈVE.

C'est mamselle Adélaïde.

CONSTANTIN.

Vous savez cependant, Geneviève, que mon papa lui a défendu de vous parler.

M. DE CLERMONT, *à Constantin.*

Je te prie, toi, de te taire. (*A Geneviève.*) Qu'est-ce donc que cette lettre dont il est question ?

GENEVIÈVE.

Ce n'est rien, rien.... (*Elle regarde tristement Adélaïde*) Ah ! mamselle Adélaïde, me pardonnerez-vous ?....

ADÉLAÏDE.

Ma chère amie, il ne faut plus rien cacher à mon papa.

CONSTANTIN, *à M. de Clermont.*

Comment! elles osent se parler jusques sous vos yeux? Est-ce là l'obéissance?....

M. DE CLERMONT, *à Constantin.*

Te tairas-tu? Eh bien! Geneviève, ne pourrai-je savoir....

GENEVIÈVE.

Monsieur, puisqu'il faut vous le dire, c'est que mon père a écrit une lettre à mamselle votre fille, pour la remercier de ses bontés. (*Elle donne, en tremblant, la lettre à Adélaïde. Constantin s'en saisit.*)

CONSTANTIN.

Mon papa, elle est pleine d'argent. (*A Adélaïde.*) Ah! tu vas être payée.

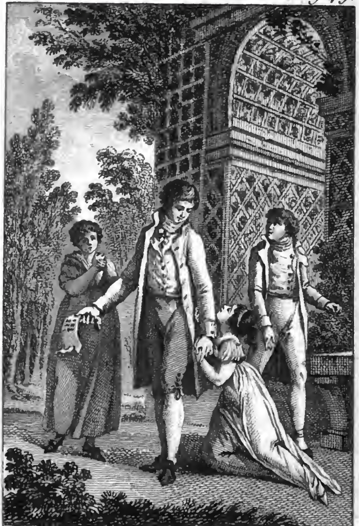
ADÉLAÏDE.

J'allois tout vous avouer, mon papa, lorsque Geneviève et mon frère nous ont interrompus. Je me résigne avec soumission à mon châtiment.

M. DE CLERMONT, *ouvre la lettre et la lit.*

NOBLE ET GÉNÉREUSE DEMOISELLE,

« Je ne serois pas digne de vos sentimens envers moi, si j'avois la bassesse de vous induire à la plus légère tromperie, et d'accepter l'argent que vous m'offrez pour le rendre à votre papa. Non, ma chère demoiselle, je suis son débiteur, et j'aurai le malheur de l'être encore, jusqu'à ce que je puisse acquitter ma dette par mes propres moyens. Je suis au désespoir de ne pouvoir, en cette occasion, répondre aux desirs de monsieur votre père avec la joie que j'aurois de remplir tous ses autres souhaits. Si M. de Clermont, sans m'en parler, avoit employé la voie que son pouvoir lui permet, je ne lui en aurois demandé aucun compte; et il peut être sûr que je n'aurois pas même formé dans mon cœur une seule plainte contre lui : du moins je n'aurois pas à me reprocher d'avoir violé la parole sacrée que j'ai donnée. Faites-lui bien entendre



Sans toi peut être j'allais commettre une action qui auroit fait le désespoir de ma vie ....

C. Monnet inv. del. Dupréel sculp.

dre cela, ma digne et jeune amie. Son amitié et la vôtre me sont plus précieuses que tous les biens de l'univers. Conservez-moi toujours vos généreuses dispositions, ainsi qu'à mes enfans. »

J'ai l'honneur d'être, ect.

(*M. de Clermont, sans fermer la lettre, regarde Adélaïde.*)

ADÉLAÏDE, *courant à lui.*

Maintenant, mon papa, apprenez comment cet argent se trouve dans mes mains, et daignez me pardonner si je ne vous ai pas plutôt avoué....

M. DE CLERMONT, *l'embrassant.*

Je sais tout, ma chère Adélaïde. J'ai entendu ton entretien. Je suis transporté de la noblesse et de la générosité de tes sentimens. Je ne rougis point d'avouer que, sans toi peut-être, j'allois commettre une action qui auroit fait le désespoir de ma vie. Voici ton argent; fais-en le digne usage que ton excellente mère t'a prescrit : ne crains pas que je le laisse jamais épuiser entre tes mains. Votre petit bosquet restera

sur pied, mes chers enfans ; et l'amitié vous unira toujours.

ADÉLAÏDE, *prenant une de ses mains, et la baisant.*

O mon papa ! Vous me donnez une seconde fois la vie.

GENEVIÈVE, *lui baisant la main.*

O monsieur ! quelle bonté ! Ah ! comme mon père....

M. DE CLERMONT.

Dis-lui, ma chère Geneviève, que je le prie de vouloir bien reprendre son billet ; que j'ai un petit changement à y faire, dont je lui parlerai.

CONSTANTIN.

Comment, mon papa, vous....

M. DE CLERMONT.

Tais-toi, méchant : tu m'as donné aujourd'hui des preuves d'un bien mauvais cœur.

CONSTANTIN.

Je n'ai fait que vous obéir. Ne faut-il pas que les enfans obéissent à leurs parens ?

M. DE CLERMONT.

Sans doute, il le faut. Mais lorsque les ordres de leurs parens sont injustes, c'est à leur devoir, c'est à Dieu qu'ils doivent d'abord obéir. Si ton cœur ne t'a pas dit que le mien se laissoit emporter par sa passion, je n'ai plus rien à espérer de toi. Vois ce qu'a fait Adélaïde.

CONSTANTIN.

Mais maman ne m'a pas laissé, à moi, d'argent pour en disposer.

M. DE CLERMONT.

C'est qu'elle prévoyoit l'indigne usage que tu en aurois pu faire. Et n'avois-tu pas des paroles consolantes pour tes petits amis, et pour un homme qui a donné des soins à ton éducation? Mais qu'est devenu l'écureuil? As-tu dit qu'on se mît à le chercher?

CONSTANTIN.

Je n'ai trouvé personne dans le jardin.

SCÈNE X.

M. DE CLERMONT, CONSTANTIN, ADÉLAÏDE, GENEVIÈVE, THOMAS.

(*Thomas arrive, en courant à perte d'haleine. Il tient l'écureuil d'une main; l'autre est enveloppée dans un mouchoir taché de quelques gouttes de sang.*)

THOMAS.

De la joie! de la joie! le voilà! il est pris! le voilà! (*Il apperçoit M. de Clermont, et s'arrête tout court.*)

ADÉLAÏDE, *courant à lui.*

O mon ami! (*Elle prend l'écureuil.*) Mon cher petit Thomas! je te tiens donc. Oh! tu ne m'échapperas plus. Allons, monsieur, rentrez dans votre maison. (*Elle le renferme dans sa cabane, et le porte sous le berceau.*)

M. DE CLERMONT.

Qu'est-ce donc que tu as à la main? Il me semble que je vois du sang à ton mouchoir, mon cher Thomas.

THOMAS, *avec une surprise de joie.*

Mon cher Thomas! Mamselle, entendez-vous?

ADÉLAÏDE.

Oui, mon enfant, tout est raccommodé.

GENEVIÈVE.

Nous sommes amis pour toujours. (*Thomas saute de joie, et court baiser les mains et l'habit de M. de Clermont. Geneviève prend la main de son frère, et la regarde avec attendrissement.*) Tu t'est blessé? Voyons.

ADÉLAÏDE.

Et c'est pour moi!

THOMAS.

Ce n'est rien. C'est une branche qui a cassé du bond que j'ai fait pour sauter sur le fuyard. Je m'y suis un peu déchiré la main; mais j'y aurois laissé mon bras, plutôt que de ne pas rap-

porter l'écureuil à mamselle Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

Mon cher ami ! Mon papa, il faut le faire panser ; ma bonne a un baume excellent.

M. DE CLERMONT.

Je te charge de ce soin. Allons, mes enfans, suivez-moi. Je vais faire préparer aujourd'hui une petite fête pour vous au château : j'irai moi-même inviter vos parens à venir la partager. Je me suis instruit aujourd'hui à votre école. Et je vois, par votre exemple, que les enfans bien nés peuvent donner d'utiles leçons à leurs parens.

L'ÉDUCATION
A LA MODE,
DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

MADAME BEAUMONT.

LÉONOR, *sa nièce.*

DIDIER, *son neveu.*

M. VERTEUIL, *tuteur des deux enfans.*

M. DUPAS, *maître de danse.*

FINETTE, *femme-de-chambre.*

La scène se passe dans un salon de l'appartement de Madame Beaumont.

L'ÉDUCATION A LA MODE,

DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. BEAUMONT, M. VERTEUIL.

Mme. BEAUMONT.

NON, M. Verteuil, je ne puis vous le pardonner. Pendant cinq ans n'être pas venu nous voir une seule fois, moi, ni votre pupille!

M. VERTEUIL.

Que voulez-vous ? Les devoirs de mon état, la foiblesse de ma santé, la crainte des incommodités de la route....

Mme. BEAUMONT.

Quinze lieues! un grand voyage!

M. VERTEUIL.

Très-grand pour moi, qui ne me déplace pas aisément. Mes infirmités ne

me permettent pas plus de courir le monde, que de m'y promettre encore un long séjour.

Mme. BEAUMONT.

Et à quel motif devons-nous enfin cette héroïque résolution ?

M. VERTEUIL.

Au desir de voir les enfans de feu mon ami, Léonor et Didier.

Mme. BEAUMONT.

Ah ! Léonor ! Léonor ! On devroit accourir, pour la voir un instant, des deux bouts de l'univers. Tant de talens ! tant d'esprit !

M. VERTEUIL.

Vous m'inspirez une bien forte envie de la connoître. Où est-elle ? que j'aie le plaisir de l'embrasser.

Mme. BEAUMONT.

Elle est encore à sa toilette.

M. VERTEUIL.

Comment ! à l'heure qu'il est ? Et Didier, pourquoi n'est-il pas venu de sa pension, chez vous, pour m'attendre ?

Mme. BEAUMONT.

Il étoit un peu tard hier lorsque vous m'avez fait annoncer votre arrivée. Les domestiques ont été fort occupés ce matin, et la femme-de-chambre n'a pu quitter un instant ma nièce.

M. VERTEUIL.

Faites-moi le plaisir d'envoyer chercher tout de suite Didier. Dans l'intervalle je monterai chez sa sœur.

Mme. VERTEUIL.

Non, non, mon cher M. Verteuil : vous pourriez lui causer quelque saisissement ; je cours la prévenir. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

M. VERTEUIL.

MADAME Beaumont élève, à ce que je vois, sa nièce, ainsi qu'on l'a élevée elle-même, à s'atiffer comme une poupée, et se tenir toujours en parade. Encore si ces frivolités ne lui ont pas fait négliger des soins plus essentiels ?

SCÈNE III.

Mme. BEAUMONT, M. VERTEUIL.

Mme. BEAUMONT.

Vous allez la voir descendre dans un moment ; elle n'a plus qu'une plume à placer.

M. VERTEUIL.

Comment ! une plume ? Et croyez-vous qu'une plume de plus ou de moins m'embarrasse beaucoup? Son impatience de me voir ne devroit-elle pas être aussi vive que la mienne ?

Mme. BEAUMONT.

Aussi vive, certainement. C'est le desir qu'elle auroit de vous plaire....

M. VERTEUIL.

Ce n'est peut-être pas au moyen de sa plume qu'elle se flatte d'y parvenir. Et avez-vous eu la bonté d'envoyer chercher votre neveu ?

Mme. BEAUMONT.

Mme. BEAUMONT, *d'un air impatient.*

Oh! mon neveu ? Vous aurez toujours assez le temps de le voir.

M. VERTEUIL.

Vous m'en parlez comme si je n'en devois pas recevoir une grande satisfaction.

Mme. BEAUMONT.

Ce n'est pas qu'il soit méchant; mais c'est que cela ne sait pas vivre.

M. VERTEUIL.

Comment donc ! est-il impoli, sauvage, grossier ?

Mme. BEAUMONT.

Non, pas tout-à-fait. On dit qu'il a déjà sa tête meublée d'une quantité de choses savantes ; mais pour cette aisance, ce bon ton, cette fleur de politesse....

M. VERTEUIL.

Si ce n'est que cela, il sera bientôt formé. Et son cœur ?

Mme. BEAUMONT.

Je ne le crois ni bon, ni méchant.

Mais Léonor, de quelles perfections elle est ornée ! quelles manières enchanteresses ! Je ne le vois pas souvent, lui.

M. VERTEUIL.

Et pourquoi donc ?

Mme. BEAUMONT.

De peur de le détourner de ses études. Aussi bien, lorsqu'il est ici je ne le trouve pas assez attentif aux leçons de savoir-vivre qu'on lui donne ; il ne sait pas non plus s'exprimer avec grace. Je l'ai mené quelquefois dans un cercle de femmes ; il n'a pas trouvé un mot heureux à placer.

M. VERTEUIL.

C'est que la conversation a roulé apparemment sur des choses qui lui sont étrangères ?

Mme. BEAUMONT.

Un jeune homme bien élevé ne doit jamais trouver rien d'étranger parmi les femmes.

M. VERTEUIL.

Un silence modeste sied fort bien à

son âge. Son rôle est maintenant d'écouter pour s'instruire, et se mettre en état de parler à son tour.

Mme. BEAUMONT.

Bon! voulez-vous en faire une poupée qui ne peut se mouvoir avant que ses rouages ne soient montés? Oh! il faut entendre jaser Léonor! C'est une aisance, un esprit, une vivacité! On a de la peine à suivre ses paroles.

M. VERTEUIL.

Nous verrons qui sera le plus digne de ma tendresse. Vous vous souvenez que je promis à leur père mourant de les regarder comme ma propre famille: je veux remplir cette parole sacrée. Comme je ne peux savoir combien de temps encore le ciel me donne à passer sur la terre, je suis venu ici pour voir ces enfans, étudier leur caractère, et régler en conséquence les dernières dispositions que je me propose de faire en leur faveur.

Mme. BEAUMONT.

O le plus fidèle et le plus généreux

des hommes ! Mon frère, jusques dans sa tombe, sera touché de vos bienfaits. Et moi, comment pourrois-je vous exprimer ma reconnoissance au nom de ses enfans ?

M. VERTEUIL.

Ce que vous appelez un bienfait n'est qu'un devoir. Votre digne père me fit autrefois partager l'heureuse éducation qu'il donnoit à son fils. C'est à ses soins que je dois la fortune que j'ai acquise. Je n'ai point d'enfans : ses petits-fils m'appartiennent ; et ils ont droit, pendant ma vie et après ma mort, à des biens que je n'ai cherché à étendre que pour les en enrichir.

Mme. BEAUMONT.

En ce cas, Léonor, comme la plus aimable....

M. VERTEUIL.

Si je fais quelque distinction, ce ne sera point pour de frivoles agrémens ; ce seront les qualités et les vertus qui décideront mes préférences.

Mme. BEAUMONT.

Ah! la voici qui vient.

SCÈNE IV.

Mme. BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR; *dans une parure au-dessus de son état et de son bien.*

M. VERTEUIL, *étonné.*

COMMENT! c'est Léonor.

Mme. BEAUMONT.

Vous êtes surpris, je le vois, de la trouver si charmante. Tu nous as fait un peu attendre, mon cœur.

LÉONOR, *faisant à M. Verteuil une révérence cérémonieuse.*

C'est que Finette n'a jamais pu réussir à placer mes plumes. Je les ai bien ôtées dix fois. Enfin, je l'ai renvoyée de dépit, et je me suis coëffée moi-même. Je suis enchantée, M. Verteuil, de vous voir en bonne santé.

M. VERTEUIL, *allant vers elle, et lui tendant les bras.*

Et moi, ma chère Léonor..... (*Elle se détourne avec un air dédaigneux.*) Eh bien! est-ce que tu crains de me regarder comme ton père?

Mme. BEAUMONT.

Oui, Léonor, comme ton père et notre bienfaiteur. (*A M. Verteuil.*) Il faut lui pardonner, je vous prie. Elle est élevée dans la modestie et dans la réserve.

M. VERTEUIL.

Elle ne les auroit point blessées en recevant les témoignages de mon amitié. Je lui dois aussi de tendres reproches pour avoir tardé si long-temps à satisfaire mon impatience.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, monsieur; j'étois dans un état à ne pouvoir paroître devant vous avec bienséance.

M. VERTEUIL.

Une jeune demoiselle doit être toujours en état de paroître avec bien-

séance devant un honnête homme. Un déshabillé modeste et décent, est toute la parure qui lui convient pour cela dans la maison.

Mme. BEAUMONT.

Oui ; mais pour recevoir un hôte comme vous, le respect demande....

M. VERTEUIL.

Une plume de moins, et quelque empressement de plus à venir au-devant d'un ami qui fait quinze lieues pour vous voir. Oui, je l'avoue, mon cœur auroit été mille fois plus flatté de voir mes enfans, car ils le sont par la tendresse qu'ils m'inspirent, et par mon amitié pour leur père ; de les voir, dis-je, accourir à moi les bras ouverts, et m'accabler de leurs touchantes caresses.

Mme. BEAUMONT.

C'est la vénération dont vous l'avez d'abord saisie....

M. VERTEUIL.

N'en parlons plus. Tu me recevras une autre fois avec plus d'amitié, n'est-

ce pas, ma chère Léonor ? Tu n'es pas au moins fâchée de ce que j'ose te tutoyer ? Je ne t'ai pas appelée autrement dans ton enfance ; les cinq années que j'ai passées sans te voir, n'ont produit aucun changement dans mon cœur. J'espère bien, après ton mariage, te traiter encore avec cette douce familiarité.

LÉONOR.

Ce sera beaucoup d'honneur pour moi.

M. VERTEUIL.

Point de ces complimens de cérémonie : dis-moi que cela te fera plaisir. Mais comme tu t'es formée, depuis que je ne t'ai vue ! Une taille élégante, des manières aisées, un noble maintien....

Mme. BEAUMONT.

Oh ! charmante ! adorable !

M. VERTEUIL.

Tous ces avantages cependant ne sont rien sans les graces de la pudeur et de la modestie, le charme de l'affabilité, l'expression ingénue des mouvemens de l'ame, et la culture des talens de l'esprit.

Mme. BEAUMONT.

Oui, oui ; de ces talens qui donnent de la considération dans le grand monde.

M. VERTEUIL.

Dans le grand monde, madame ? Est-ce que Léonor doit s'y produire ? Je n'ai plus rien à desirer, si elle possède seulement les qualités qui peuvent l'honorer dans une société choisie et dans l'intérieur de sa maison, devant sa conscience et aux regards de Dieu.

Mme. BEAUMONT.

Oh sûrement ! cela s'entend de soi-même, M. Verteuil. Je veux dire qu'elle est en état de se présenter par-tout avec honneur. Viens, ma chère Léonor, fais-nous entendre quelque jolie pièce sur ton clavecin.

LÉONOR.

Non, ma tante ; cela pourroit déplaire à M. Verteuil.

M. VERTEUIL.

Que dis-tu, ma chère enfant ? Je suis très-sensible au charme de la musique ;

et je ne connois point d'amusement plus convenable à une jeune demoiselle.

Mme. BEAUMONT.

Eh ! quoi de plus digne de notre admiration, que ces talens enchanteurs, le dessin, la danse, la musique ! Léonor, cette charmante ariette ! tu sais bien ? (*Léonor va d'un air boudeur au clavecin, prélude un moment, et commence une sonate.*)

Mme. BEAUMONT.

Non, non, il faut aussi chanter. Elle a une voix, M. Verteuil ! Vous allez l'entendre. Si vous saviez combien d'applaudissemens elle a reçus dans le dernier concert ! Mais elle a un peu d'amour-propre, et il faut se mettre à ses pieds.

M. VERTEUIL.

J'espère bien que j'obtiendrai quelque chose sans cette cérémonie. N'est-il pas vrai, Léonor ?

LÉONOR.

Vous n'avez qu'à ordonner, monsieur.

M. VERTEUIL.

Non, cela n'est pas dans mon caractère ; je t'en prie seulement.

LÉONOR, *bas, à sa tante, en ouvrant son cahier avec dépit.*

Je vous ai là une grande obligation.

Mme. BEAUMONT, *bas, à Léonor.*

Au nom du ciel, mon cœur, obéis ; ta fortune en dépend.

M. VERTEUIL.

Si elle n'est pas en voix aujourd'hui, je peux attendre.

LÉONOR, *chante en s'accompagnant sur le clavecin.*

Vermeille rose,
Que le zéphir, etc.

(*Et à peine a-t-elle fini, que madame Beaumont s'écrie, en battant des mains :*) Bravo ! bravo ! bravissimo !

M. VERTEUIL.

En effet, ce n'est pas mal pour un enfant de son âge. J'aurois pourtant desiré une chanson plus rapprochée des principes que vous lui inspirez sans doute.

Mme. BEAUMONT.

Eh bien! monsieur, n'en sentez-vous pas la morale? (*Elle chante:*)

Mais sur ta tige
Tu vas languir
Et te flétrir, etc.

C'est-à-dire, qu'une jeune personne doit se produire dans le monde, si elle veut tirer quelque avantage de ses talens, et ne pas mourir ignorée au fond de sa retraite.

M. VERTEUIL.

Croyez-moi, madame; c'est-là, de préférence, qu'un époux digne d'elle viendra la chercher. (*Il apperçoit un dessin suspendu à la tapisserie, représentant une jeune bergère, surprise dans son sommeil par un faune. Il le considère avec étonnement.*

Mme. BEAUMONT.

Ah, ah! comment le trouvez-vous?

M. VERTEUIL.

Fort bien, si Léonor l'a fait sans le secours de son maître.

Mme. BEAUMONT.

Mme. BEAUMONT.

Véritablement, il l'a un peu retouché.

M. VERTEUIL.

Je crois qu'il auroit pu mieux faire encore en lui choisissant un sujet plus heureux; quelque trait de bienfaisance; une action vertueuse, qui auroit élevé son ame en perfectionnant son talent.

SCÈNE V.

Mme. BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, FINETTE.

FINETTE, *à M. Verteuil.*

MONSIEUR, vos malles viennent d'arriver. Les ferai-je porter dans votre appartement?

M. VERTEUIL, *à madame Beaumont.*

Vous avez donc la bonté de me loger, madame?

Mme. BEAUMONT.

Je m'en fais autant d'honneur que de plaisir.

M. VERTEUIL.

Je vous en remercie. Je vais donner un coup-d'œil à mes affaires, et je reviens. (*Il sort avec Finette.*)

SCÈNE VI.

Mme. BEAUMONT, LÉONOR.

LÉONOR.

Bon ! le voilà dehors. Je respire.

Mme. BEAUMONT.

Doucement, doucement, Léonor, qu'il ne puisse vous entendre.

LÉONOR.

Qu'il m'entende s'il veut. Je suis si piquée, que je briserois volontiers mon clavecin, et que je mettrois en pièces tous mes dessins et mes cahiers de musique.

Mme. BEAUMONT.

Calme-toi donc, mon enfant; tu as besoin ici de toute ta modération.

LÉONOR.

C'est bien assez, je crois, de m'être possédée en sa présence. Ne l'avez-vous pas vu ? ne l'avez-vous pas entendu ?

Mme. BEAUMONT.

Les personnes de son âge ont leurs bizarreries.

LÉONOR.

Pourquoi donc m'y exposer ? Il ne falloit pas me faire chanter devant lui : je ne le voulois pas. Voilà ce que c'est de faire toujours à sa tête comme vous. Mais il n'a qu'à y revenir.

Mme. BEAUMONT.

Ma chère Léonor, je t'en conjure. Tu ignores peut-être que ta fortune dépend absolument de M. Verteuil.

LÉONOR.

Ma fortune ?

Mme. BEAUMONT.

Hélas ! oui. Faut-il que je t'avoue ce que tu tiens déjà de ses bontés ?

LÉONOR.

Oh ! je le sais. De petits présens qu'il

me fait de loin en loin. Je puis fort bien me passer de ses cadeaux.

Mme. BEAUMONT.

Ah ! ma chère enfant, sans lui, tu serois bien malheureuse. Ce que ton père t'a laissé pour héritage est si peu de chose ! De mon côté, je n'ai qu'un revenu très-médiocre. Comment aurois-je pu, avec ces seuls moyens, fournir aux dépenses de ton éducation ?

LÉONOR.

Est-il possible, ma tante ? Quoi ! c'est à M. Verteuil que je suis si redevable ? S'occupe-t-il aussi de mon frère ?

Mme. BEAUMONT.

C'est lui qui paie également sa pension et ses maîtres.

LÉONOR.

Vous me l'aviez toujours caché.

Mme. BEAUMONT.

Pourvu que rien ne manquât à tes besoins, que t'importoit cette connoissance ? Tu vois par-là combien il est important de le ménager, de lui montrer des égards et du respect. Mais ce

n'est pas tout ; il a voulu vous voir, ton frère et toi, avant d'écrire son testament, afin de régler ses dispositions en votre faveur.

LÉONOR.

Oh ! que je suis à présent fâchée de lui avoir montré de l'humeur et du dépit !

Mme. BEAUMONT.

C'est aussi fort mal de sa part. Ecouter froidement ta voix brillante ! ne pas être transporté de plaisir à ton exécution sur le clavecin ! Quoi qu'il en soit, il faut que tu le flattes ; autrement toutes ses préférences seront pour Didier.

LÉONOR.

Ah ! il les mérite mieux que moi, je le sens.

Mme. BEAUMONT.

Que dis tu ? c'est bien peu te connoître. Et quelle seroit ta destinée ! Un homme sait toujours faire son chemin dans le monde. Mais une femme, quelle ressource peut-elle avoir ?

LÉONOR.

Il est vrai. Vous me faites sentir par-là que j'aurois dû apprendre des choses plus utiles que le dessin, la danse et le clavecin.

Mme. BEAUMONT.

Folle que tu es ! Avec la fortune que tu peux te promettre, qu'est-ce qu'une jeune demoiselle doit desirer de plus que des talens agréables pour briller dans la société ? Il ne s'agit que d'intéresser M. Verteuil en ta faveur. Avec des attentions et des complaisances, nous en ferons ce qu'il nous plaira.

SCÈNE VII.

Mme. BEAUMONT, LÉONOR, FINETTE.

FINETTE.

MADEMOISELLE, M. Dupas vous attend pour vous donner leçon.

Mme. BEAUMONT.

Dis-lui de monter ici. (*Finette sort.*)

LÉONOR.

Non, ma tante; renvoyez-le, je vous en prie. Si j'allois encore déplaire à M. Verteuil !

Mme. BEAUMONT.

Comment donc ! il faut qu'il te voie danser. Tu danses avec tant de graces ! Tu lui tourneras la tête, j'en suis sûre. (*Elle court après.*) Entrez, entrez, M. Dupas.

SCÈNE VIII.

Mme. BEAUMONT, LÉONOR M. DUPAS.

Mme. BEAUMONT, *à M. Dupas.*

N'EST-IL pas vrai, monsieur, que ma nièce danse comme un ange?

M. DUPAS, *en s'inclinant.*

Comme un ange, madame, à vous obéir.

Mme. BEAUMONT.

Son tuteur assistera peut-être à la leçon. Songez, monsieur, à faire bril-

ler le talent de Léonor, de tout son éclat.

M. DUPAS.

Oui, madame; et le mien aussi, je vous en réponds. (*M. Verteuil paroît.*)

SCÈNE IX.

Mme. BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, M. DUPAS.

Mme. BEAUMONT, *prenant M. Verteuil par la main.*

VENEZ vous asseoir à mon côté, M. Verteuil. Je veux que vous voyiez danser Léonor : c'est un vrai zéphyr. M. Dupas, cette allemande nouvelle de votre composition.

LÉONOR.

Mais je ne la danserai pas toute seule.

Mme. BEAUMONT.

M. Dupas la dansera avec toi; je vais la fredonner. N'ayez pas peur; je vous conduirai bien.

M. VERTEUIL.

Permettez-moi, madame, de demander de préférence un menuet.

M. DUPAS.

Je ne pourrai y mettre beaucoup de graces, s'il faut que je joue en même temps.

M. VERTEUIL.

Ce n'est pas de vos graces qu'il s'agit, monsieur; c'est de celles de Léonor.

M. DUPAS.

Vous en jugerez beaucoup mieux dans une entrée de chaconne.

M. VERTEUIL.

De chaconne, dites-vous? Fi donc!

M. DUPAS.

Quoi! monsieur, la haute danse?

M. VERTEUIL.

Léonor ne doit pas figurer sur un théâtre. C'est un menuet que j'ai demandé.

M. DUPAS.

Comme il vous plaira, monsieur. Allons, mademoiselle. (*Léonor danse le menuet. M. Dupas la suit en jouant*

de sa pochette. Il s'interrompt de temps en temps pour lui dire :) Portez votre tête plus haute.... Les épaules effacées....Déployez mollement vos bras.... En cadence.... Un air noble; voyez-moi.

M. VERTEUIL, *quand le menuet est fini.*

Fort bien, Léonor, fort bien. (*A M. Dupas.*) Monsieur, votre leçon est finie pour aujourd'hui. (*M. Dupas fait un salut profond à la compagnie, et se retire.*)

LÉONOR, *bas, à mad. Beaumont.*

Eh bien! ma tante; vous voyez les grands complimens que j'ai reçus?

Mme. BEAUMONT.

Quoi! M. Verteuil, vous n'êtes pas enchanté, ravi, transporté! Vous n'y avez sûrement pas fait attention, ou vous êtes encore si fatigué de votre voyage.....

M. VERTEUIL.

Pardonnez-moi, madame; j'ai déjà

marqué ma satisfaction à Léonor. Mais voulez-vous que j'aille m'extasier sur un pas de danse? Je réserve mon enthousiasme pour des perfections plus dignes de l'exciter.

SCÈNE XI.

Mme. BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

DIDIER, *s'élançant dans le salon, court vers M. Verteuil, lui saute au cou et l'embrasse avec tendresse.*

O mon cher M. Verteuil, mon tuteur, mon père, quelle joie j'ai de vous voir!

Mme. BEAUMONT.

Que veut dire cette pétulance? Est-ce qu'il faut étouffer ses amis?

M. VERTEUIL.

Laissez-le faire, madame. Les transports de sa joie me flattent bien plus que des révérences froides et compas-

sécs. Viens, mon cher Didier, que je te presse contre mon cœur. Quels doux souvenirs tu me rappelles! Oui, les voilà, ces traits nobles et cette figure aimable qui distinguoient ton père.

Mme. BEAUMONT.

Pourquoi n'avoir pas mis votre habit de taffetas et votre veste brodée? on ne fait pas des visites en frac.

DIDIER.

Mais, ma tante, pour m'habiller, il m'auroit fallu un peu de frisure : c'est un quart-d'heure au moins que j'aurois perdu. Non, je n'aurois jamais eu la patience d'attendre.

M. VERTEUIL.

J'aurois bien eu du regret aussi, je l'avoue, de voir un quart-d'heure plus tard cet excellent enfant.

Mme. BEAUMONT.

Eh bien! monsieur, vous n'avez donc rien à nous dire, à votre sœur ni à moi? Vous ne nous avez pas seulement souhaité le bonjour.

DIDIER.

Daignez me pardonner, ma chère tante; j'étois si joyeux d'embrasser mon tuteur! (*A Léonor, en lui tendant la main.*) Tu ne m'en veux pas, Léonor?

LÉONOR, *sèchement.*

Non, monsieur.

M. VERTEUIL.

Veuillez l'excuser, madame, à ma considération. Je serois fâché d'être pour lui un sujet de reproche.

Mme. BEAUMONT, *à part.*

Je n'y saurois tenir plus long-temps. (*à M. Verteuil.*) Voulez-vous bien permettre, monsieur? j'aurois quelques ordres à donner à la maison.

M. VERTEUIL.

Ne vous gênez pas, madame, je vous en supplie.

Mme. BEAUMONT, *bas, à Léonor.*

Est-ce que tu veux être témoin de leur insupportable entretien? (*Haut.*) Suivez-moi, Léonor; j'ai besoin de vous.

LÉONOR.

Non, ma tante ; je resterai avec M. Verteuil, s'il a la bonté de me le permettre.

M. VERTEUIL.

Très-volontiers, mon enfant. (*Madame Beaumont sort avec un air de dépit.*)

SCÈNE XI.

M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

M. VERTEUIL.

Eh bien ! mon cher Didier, est-on content de toi dans ta pension ?

DIDIER.

C'est à mon maître de vous le dire. Je ne me crois pourtant pas mal dans son amitié.

M. VERTEUIL.

Quelles sont à présent tes études ?

DIDIER.

Le grec et le latin, d'abord ; en-

suite la géographie, l'histoire et les mathématiques.

L É O N O R, *à part.*

Voilà bien des choses dont je savois à peine le nom.

M. VERTEUIL.

Et y fais-tu quelques progrès ?

DIDIER.

Oh ! plus j'apprends, plus je vois que j'ai encore à m'instruire. Je ne suis pas le dernier de mes camarades, toujours.

M. VERTEUIL.

Et le dessin, la danse, la musique ?

DIDIER.

De tout cela un peu aussi. Je m'applique davantage dans cette saison à la musique et au dessin, parce que le maître dit qu'il ne faut pas faire trop d'exercice dans l'été. En revanche, pendant l'hiver, je pousse plus vigoureusement la danse, parce que l'exercice convient mieux alors.

M. VERTEUIL.

Voilà qui me paroît fort bien entendu.

DIDIER.

D'ailleurs, je ne peux pas y donner beaucoup de temps. Je ne m'en occupe guère que dans mes heures de récréation, ou après avoir fini mes devoirs. L'essentiel, dit le maître, est de former mon cœur, et d'enrichir mon esprit de belles connoissances, pour vivre honorablement dans le monde, me rendre utile à mon pays et à mes semblables, et devenir heureux moi-même par ce moyen.

M. VERTEUIL, *le prenant dans ses bras.*

Embrasse-moi, mon cher Didier.

LÉONOR, *à part.*

Si c'est là l'essentiel, ma tante l'a bien négligé.

DIDIER.

Oh! mon cher monsieur Verteuil, je ne suis pas tout-à-fait si bon que vous l'imagineriez peut-être.

M. VERTEUIL.

Comment cela, mon ami?

DIDIER.

Je suis un peu étourdi, un peu dissipé. Par exemple, je brouille quelquefois mes heures, et je fais dans l'une ce que j'aurois dû faire dans l'autre: j'ai de la peine à me corriger de quelques mauvaises habitudes; et je retombe par légèreté dans des fautes qui m'ont causé dix fois du repentir.

M. VERTEUIL.

Et y retomberas-tu encore?

DIDIER.

Vraiment non, si j'y pense; mais j'oublie presque toujours mes bonnes résolutions.

M. VERTEUIL.

Je suis fort aise, mon ami, que tu remarques toi-même tes défauts. Reconnoître ses défauts est le premier pas vers le bien. Qu'en penses-tu, Léonor?

LÉONOR.

Je pense que je ne suis ni étourdie, ni dissipée; et que je n'ai pas les défauts de mon frère.

M. VERTEUIL.

D'autres, peut-être ?

LÉONOR.

Ma tante ne m'en a jamais rien dit.

M. VERTEUIL.

Elle devroit être la première à les appercevoir. Mais la tendresse nous aveugle quelquefois sur les imperfections de nos amis. Je ne dis pas cela pour te fâcher.

LÉONOR, *à part.*

Le vilain homme! il flatte mon frère, et il n'a que des choses désagréables à me dire.

M. VERTEUIL.

Restez ici, mes enfans; je vais voir si mon domestique a tiré mes effets de la valise. J'ai quelque chose pour vous, et je serai bientôt de retour. (*Il sort.*)

DIDIER.

Oui, oui, nous vous attendrons. Ne tardez par long-temps..

SCÈNE XII.

LÉONOR, DIDIER.

LÉONOR.

Il peut garder ses cadeaux. Ce sont de belles choses, je crois, qu'il nous apporte.

DIDIER.

Que dis-tu, Léonor? Tout ce que tu as dans ton appartement et sur ta personne, ne te vient-il pas de notre cher bienfaiteur? Ah! quand il ne me donneroit qu'une bagatelle, je serois toujours sensible à sa bonté.

LÉONOR.

Non, je suis si dépitée contre lui, contre moi, contre ma tante!..... Je crois que je battrois tout l'univers.

DIDIER.

Comment! et moi aussi? Qu'as-tu donc, ma pauvre sœur? (*Il lui prend la main.*)

LÉONOR.

Si tu avois été aussi maltraité !

DIDIER.

Toi, maltraitée ? Et par qui ? Ma tante ne te laisse pas prendre l'air, de peur de t'enrhumer ; et je crois qu'elle mettroit volontiers la main sous tes pieds, pour t'empêcher de toucher la terre.

LÉONOR.

Oui ; mais M. Verteuil ! c'est un homme si grossier !

DIDIER.

Comme tu parles, ma sœur ? Il est, au contraire, si indulgent, si bon !

LÉONOR.

Je n'ai rien fait à sa fantaisie : mon chant, mon dessin, ma danse, tout cela n'est rien pour lui ; il méprise ce que je fais, et me parle de choses essentielles que j'aurois dû apprendre.

DIDIER.

Ecoute ; je crois qu'il a raison.

LÉONOR.

Il a raison ? et ma tante, elle a tort,

n'est-ce pas? Qu'est-ce qu'il entend par ses choses essentielles?

DIDIER.

Je peux te le dire sans être bien savant.

LÉONOR.

Oh! oui, toi; qu'est-ce donc?

DIDIER.

Dis-moi, Léonor, lis-tu quelquefois?

LÉONOR.

Sans doute, quand j'ai le temps.

DIDIER.

Et que lis-tu, alors?

LÉONOR.

Des comédies pour aller au spectacle, ou un gros recueil de chansons pour les apprendre par cœur.

DIDIER.

Vraiment, voilà de bonnes lectures pour ton âge! Crois-tu qu'il n'y ait pas de livres plus instructifs?

LÉONOR.

Quand il y en auroit, où trouver un moment pour les lire? Ma toilette du matin et mon déjeûner m'occupent jusqu'à dix heures. Ensuite, vient le maitre

de danse jusqu'à onze; après lui le maître de dessin. Nous dinons. A quatre heures ma leçon de musique : puis je m'habille pour le soir : puis nous allons faire des visites, ou nous en recevons; et puis nous voilà au bout de la journée.

DIDIER.

Est-ce tous les jours la même chose?

LÉONOR.

Sans contredit.

DIDIER.

Oh bien ! mon maître a des filles, grandes à-peu-près comme toi ; mais leur temps est tout autrement partagé que le tien.

LÉONOR.

Comment donc, mon frère ?

DIDIER.

D'abord à six heures, l'été, à sept heures l'hiver, elles sont habillées pour tout le jour.

LÉONOR.

Elles ne dorment donc point, ou elles sont assoupies dans la journée ?

DIDIER.

Elles sont plus éveillées que toi. C'est qu'elles se couchent à dix heures.

LÉONOR.

A dix heures au lit?

DIDIER.

Sûrement; pour se lever de bonne heure le lendemain. Tandis que tu dors encore, elles ont déjà reçu des leçons de géographie, d'histoire et de calcul. A dix heures elles prennent l'aiguille ou la navette; et vers midi, elles s'occupent avec leur mère de tous les détails de la maison.

LÉONOR, *d'un air de mépris.*

Est-ce qu'on en veut faire des femmes de charge?

DIDIER.

J'espère qu'une si bonne éducation leur procurera un sort plus heureux. Mais ne doivent-elles pas savoir commander aux domestiques, ordonner un repas, conduire un ménage?

LÉONOR.

Et l'après-midi, s'occupent-elles encore?

DIDIER.

Pourquoi non ? Elles ont leur écriture et leur clavecin. Le soir on se rassemble autour d'une table ; et l'une d'elles lit à haute voix *les Conversations d'Emilie*, ou le *Théâtre d'Éducation*, tandis que les autres travaillent en linge du ménage, ou à leurs ajustemens.

LÉONOR.

Elles ne prennent donc jamais de récréation ?

DIDIER.

Que dis-tu ? Elles s'amusent mieux que des reines. Tous ces travaux sont entremêlés de petits jeux, d'entretiens agréables. Elles rendent aussi et reçoivent quelquefois des visites ; mais toujours leur sac à ouvrage à la main. Je ne les ai jamais vues oisives un moment.

LÉONOR.

Ah ! c'est apparemment ce qu'entendoit M. Verteuil. Ma tante dit cependant que c'est une éducation commune, qui ne convient qu'à des enfans de bourgeois.

DIDIER.

DIDIER.

Oui, comme nous le sommes. Mais quand elles seroient de condition, ces instructions-là ne leur seroient pas inutiles. Il faut bien qu'elles connoissent le travail d'une maison, pour le faire exécuter par leurs domestiques. Si elles n'y entendent rien, tout le monde s'accordera pour les tromper; et plus elles seront riches, plutôt elles seront ruinées.

LÉONOR.

Tu m'épouvantes, mon frère. J'ignore absolument tout cela. A peine sais-je manier une aiguille. Cependant je viens d'apprendre que nous n'avons rien que ce que nous tenons de M. Verteuil.

DIDIER.

Tant pis, ma chère Léonor; car s'il venoit à nous abandonner, ou si nous avions le malheur de le perdre.... Mais peut-être que ma tante est riche!

LÉONOR.

Oh! non, elle ne l'est pas; elle me l'a dit tout-à-l'heure. A peine auroit-elle

de quoi vivre elle-même. Que deviendrions-nous tous les deux ?

DIDIER.

Je serois un peu embarrassé d'abord. Mais je mettrois ma confiance en Dieu, et j'espère qu'il ne m'abandonneroit pas. Il se trouve toujours des personnes généreuses dont nous gagnons l'amitié par nos talens, et qui se font un plaisir de nous employer. Par exemple, dans quelques années, lorsque je serois un peu plus avancé dans ce que j'apprends, je pourrois montrer à des enfans moins instruits que moi ce que je saurois. Je m'instruirois tous les jours davantage; et avec du courage et de la conduite, l'habitude du travail et de l'application, on s'ouvre tôt ou tard, un chemin pour arriver à la fortune.

LÉONOR.

Et moi, que me serviroient mon chant et mon clavecin, mon dessin et ma danse ? Je mourrois de misère avec ces vaines perfections.

DIDIER.

Voilà pourquoi notre tuteur demandoit si l'on ne t'avoit pas fait apprendre des choses plus utiles que celles qui ne servent qu'au plaisir et à l'agrément.

LÉONOR.

Oui, et quelquefois au chagrin; car lorsque je danse, ou que je fais de la musique dans la société, si l'on ne me donne pas autant de louanges que je m'en crois digne, je suis d'une humeur... Je t'avouerai que je m'y ennuie aussi fort souvent.

DIDIER.

Et de quoi vous entretenez-vous donc?

LÉONOR.

De modes, de parure, de comédies, de promenade, d'histoires de la ville. Nous répétons dans une maison ce que nous avons appris dans l'autre : mais tout cela est bientôt épuisé.

DIDIER.

Je le crois. Ce sont des sujets bien pauvres, quand on pense à tout ce que la nature offre d'admirable à nos yeux,

et à tout ce qui se passe autour de nous dans la grande société de l'univers. Voilà les objets dignes de nous occuper, et qui peuvent nous apprendre à réfléchir sur nous-mêmes.

LÉONOR.

Tu viens de m'en convaincre. Quoique plus jeune de deux ans, tu es déjà bien plus formé que moi. Oh! combien ma tante a négligé de choses utiles dans mon éducation.

SCÈNE XIII.

Mme. BEAUMONT, LÉONOR, DIDIER.

Mme. BEAUMONT, *qui a entendu les dernières paroles de Léonor.*

Et quelles sont donc les choses utiles que j'ai négligées dans ton éducation, petite ingrate? Mais je m'apperçois que c'est ce vaurien de Didier....

DIDIER.

Votre serviteur très-humble, ma

chère tante ; je vais rejoindre M. Verteuil dans son appartement. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

Mme. BEAUMONT, LÉONOR.

Mme. BEAUMONT.

Ce petit coquin ! Son tuteur une fois parti, qu'il s'avise de remettre le pied dans ma maison ! Mais qu'est-ce donc qu'il t'a conté, pour te faire croire que ton éducation étoit négligée ?

LÉONOR.

Cela est vrai aussi, ma tante. Les connoissances essentielles qu'une jeune personne bien élevée doit posséder, m'en avez-vous fait instruire ?

Mme. BEAUMONT.

Eh ! ma divine Léonor ! que manque-t-il à tes perfections, toi qui es la fleur de toutes nos jeunes demoiselles ?

LÉONOR.

Oui, je sais les choses qui ne sont

propres qu'à m'inspirer de la vanité; mais celles qui ornent l'esprit, la géographie, l'histoire, le calcul, en ai-je seulement une idée ?

Mme. BEAUMONT.

Pédanterie que tout cela ! Je serois au désespoir de t'avoir fait rompre la tête de ces balivernes. Elles ne sont bonnes, tout au plus, que pour un écolier de latin. As-tu jamais entendu rien de pareil dans les cercles de femmes où je te mène ?

LÉONOR.

J'en conviens. Mais pourquoi, du moins, ne m'avoir pas fait connoître les travaux dont une personne de mon sexe doit s'occuper? Sais-je manier l'aiguille ou la navette ? serois-je en état de conduire un ménage ?

Mme. BEAUMONT.

Aussi n'ai-je pas voulu faire de toi une marchande de modes, ou une cendrillon.

LÉONOR.

Mais si nous venions à perdre M.

Verteuil, si je tombois dans la misère, quelles seroient mes ressources pour gagner ma vie ?

Mme. BEAUMONT.

Oh! s'il ne tient qu'à cela, je puis, d'un seul mot, calmer tes inquiétudes. L'argent ne te manquera jamais; tu nageras dans l'abondance. J'ai si bien tourmenté M. Verteuil pour qu'il t'instituât son héritière, qu'il va faire aujourd'hui son testament en ta faveur. Mais le voici qui vient lui-même. Je te laisse avec lui. Il veut t'instruire de ses dispositions. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

DIDIER, *courant à Léonor.*

TIENS, tiens, ma sœur, regarde. (*Il lui fait voir une montre.*)

LÉONOR.

Comment! une montre d'or.

DIDIER.

Oui, comme tu vois. O M. Verteuil! je suis transporté de plaisir. Permettez-vous que j'aille la faire voir à mon maître? Je cours, et je reviens comme le vent.

M. VERTEUIL.

Je le veux bien. Dis-lui que je ne te l'ai pas donnée pour flatter puérillement ta vanité; mais pour t'apprendre à distinguer les heures de tes exercices et t'empêcher de les confondre.

DIDIER.

Oh! cela ne m'arrivera plus maintenant.

M. VERTEUIL.

Demande-lui congé pour la journée, et annonce-lui ma visite dans l'après-midi.

DIDIER.

Fort bien, fort bien. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XVI.

M. VERTEUIL, LÉONOR, *qui paroît triste et pensive.*

M. VERTEUIL.

Qu'as-tu donc, ma chère Léonor? Pourquoi cet air abattu?

LÉONOR.

Ce n'est rien, monsieur, rien du tout.

M. VERTEUIL.

Es-tu fâchée de ce que ton frère a une montre?

LÉONOR.

Elle lui durera long-temps, je crois! Il saura bien comment la gouverner!

M. VERTEUIL.

Je viens de lui en apprendre la manière, et ce n'est pas difficile. Tu sais qu'il en avoit grand besoin.

LÉONOR.

LÉONOR, *d'un ton ironique.*

Certainement! je n'en ai pas besoin, moi.

M. VERTEUIL.

Je l'ai pensé. Il y a une pendule dans la maison.

LÉONOR.

Cependant mes égales ont aussi des montres dans notre société.

M. VERTEUIL.

Tant mieux ; tu pourras leur demander l'heure qu'il est.

LÉONOR.

Et quand les autres me le demanderont, à moi, je pourrai leur dire que je n'en sais rien.

M. VERTEUIL.

Léonor ! Léonor ! Tu es une petite envieuse. Mais pour te faire voir que je ne t'ai pas oubliée.... (*Il lui donne un étui.*)

LÉONOR, *en rougissant.*

O M. Verteuil !

M. VERTEUIL.

Eh bien ! tu ne sais pas l'ouvrir ? (*Il l'ouvre lui-même, et en tire des boucles d'oreilles de diamans.*) Es-tu contente, à présent ?

LÉONOR.

Oh! si vous étiez aussi content de moi!

M. VERTEUIL.

Je ne puis te cacher que je ne le suis pas tout-à-fait. Nous voilà seuls: il faut que je te parle avec franchise. Ta chère tante n'a rien épargné pour te procurer des talens agréables : je reconnois, à ces soins, son goût et sa tendresse. J'aurois seulement desiré qu'elle se fût occupée de t'en donner en même temps de plus solides.

LÉONOR.

Mon frère me l'a déjà fait sentir. Mais qui pourroit m'instruire de ce que j ignore?

M. VERTEUIL.

Je connois une digne personne qui prend en pension de jeunes demoiselles pour les former dans tout ce qui convient à ton âge et à ton sexe.

LÉONOR.

Ma tante m'a pourtant dit que vous

me mettriez en état de n'en avoir pas besoin.

M. VERTEUIL,

J'entends. Eh bien! je te laisse la liberté de suivre le genre de vie qu'elle t'a fait prendre, puisqu'il s'accorde avec tes goûts. Repose-toi sur ma tendresse. Après ma mort tu posséderas tous mes biens.

LÉONOR.

Tous vos biens, M. Verteuil?

M. VERTEUIL.

Oui, Léonor. Hélas! je crains qu'ils ne puissent encore suffire pour t'empêcher de vivre dans la misère.

LÉONOR.

Que me dites-vous?

M. VERTEUIL.

Es-tu en état de te rendre à toi-même le plus léger service? de travailler de tes mains, je ne dis pas à la moindre partie de ta parure, mais à tes premiers vêtemens?

LÉONOR.

Je ne l'ai jamais appris.

M. VERTEUIL.

M. VERTEUIL.

Il te faudra donc sans cesse autour de toi une foule de personnes pour suppléer à ton ignorance et à ta paresse. Es-tu assez riche du bien de ton père pour les soudoyer ?

LÉONOR.

Vous m'avez dit que non, M. Verteuil.

M. VERTEUIL.

D'ailleurs, quand viendra l'âge de t'établir, quel est l'homme raisonnable qui te prendroit pour des talens frivoles, inutiles à son bonheur? Tu ne peux être recherchée que par rapport à la fortune dont tu apporterois la possession avec ta main. Ainsi, je me vois de plus en plus dans la nécessité de t'assurer la mienne.

LÉONOR.

Mais, mon frère Didier ?

M. VERTEUIL.

Il faudra bien qu'il se contente de ce que je ferai pour lui pendant ma vie, et de ce que tu voudras bien faire toi-

même en sa faveur après ma mort. Qu'il s'instruise dans tous les moyens honorables de se former un état : je lui en ai donné un exemple ; il n'a qu'à le suivre. Je te laisse réfléchir sur mes intentions : je veux les communiquer à ton frère aussi-tôt qu'il sera de retour. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

LÉONOR, *seule.*

Oh, quelle joie ! héritière de tous les biens de M. Verteuil ! Voilà ce que ma tante desiroit avec tant d'ardeur. Je voudrois bien savoir ce que va dire mon frère. Il sera jaloux ; mais je ne l'oublierai pas, certainement, pourvu qu'il me reste encore quelque chose après tous mes besoins. J'entends M. Verteuil qui revient avec lui. Je vais me cacher dans ce cabinet pour les écouter. (*Elle sort, sans être apperçue de M. Verteuil ni de son frère.*)

SCÈNE XVIII.

M. VERTEUIL, DIDIER.

M. VERTEUIL.

TON maître est donc bien aise que je t'aie fait ce cadeau ?

DIDIER.

Oui, mon cher tuteur, il en est enchanté ; mais, pour moi, cela me fait de la peine, à présent.

M. VERTEUIL.

Et quoi donc, mon ami ?

DIDIER.

La pauvre Léonor ! Elle est peut-être fâchée de ce que j'ai une montre, et de ce qu'elle n'en a point. Je ne voudrois pas vous paroître indifférent pour vos bienfaits ; mais si j'osois vous prier....

M. VERTEUIL.

Généreux enfant, va, sois tranquille. Elle a reçu des boucles d'oreilles qui valent deux fois ta montre.

DIDIER.

O mon cher M. Verteuil! combien je vous remercie!

M. VERTEUIL.

Et je ne bornerai pas à ces bagatelles les témoignages de mon amitié.

DIDIER.

Ah ! tant mieux ! tant mieux !

M. VERTEUIL.

Je vois avec regret que son éducation n'est propre qu'à lui préparer des chagrins.

DIDIER.

Oui, ma chère tante imagine qu'un peu de dessin, de danse et de musique, est tout ce qu'il y a de nécessaire dans le monde pour être heureux.

M. VERTEUIL.

C'est à ces frivoles agrémens qu'elle sacrifie le soin de cultiver son esprit, et d'inspirer à son cœur les vertus qui peuvent seules lui attirer une véritable considération. Comme la raison de Léonor a été négligée, elle se contente aujourd hui de quelques malins applaudissemens par lesquels on se joue de sa vanité. Mais lorsque, dans le progrès des années, elle verra combien d'ins-

tructions utiles, et quel temps précieux elle a perdu, c'est alors qu'elle rougira d'elle-même, et qu'elle maudira ses lâches flatteurs, qui paieront sa haîne par leurs railleries et leurs mépris.

DIDIER.

Oh! mon Dieu, vous me faites frémir pour elle.

M. VERTEUIL.

Et puis, qui voudra se charger d'une femme remplie d'orgueil et dépourvue de connoissances; qui, loin de pouvoir établir l'ordre et l'économie dans une maison, renverseroit la fortune la mieux assurée, par le goût du luxe et une profonde incapacité; également indigne de l'estime de son époux, de l'attachement de ses amis, et du respect de ses enfans? Il faudra donc qu'elle demeure sur la terre, étrangère à tout ce qui l'entoure. Que deviendra-t-elle alors sans mes secours?

DIDIER.

Oh! je vous en conjure, ne lui retirez pas vos bontés!

M. VERTEUIL.

Non ; je veux au contraire assurer dès aujourd'hui son destin.

DIDIER.

Oui, mon cher M. Verteuil, procurez-lui une éducation plus soignée. Elle ne manque point d'intelligence, et j'ose vous répondre de la bonté de son cœur.

M. VERTEUIL.

Je le voudrois ; mais dans son amollissement, pourra-t-elle adopter des principes plus sévères ? Non, je vois qu'il vaut mieux m'occuper d'elle pour le temps où je ne serai plus.

DIDIER.

Ne me parlez point de ce malheur, je vous prie. Les larmes me viennent aux yeux d'y penser. Non, vous vivrez encore long-temps pour notre avantage ; le ciel ne voudra pas nous ravir si-tôt un second père.

M. VERTEUIL.

Je suis sensible à ta tendresse ; mais la prévoyance de la mort n'en avance

point le moment fatal. Le sort de ta sœur me cause de plus vives inquiétudes. Enfin, j'ai résolu de lui laisser tout ce que je possède, pour qu'elle ait au moins de quoi se préserver de l'indigence.

DIDIER, *lui prenant la main.*

Oh! je vous remercie mille et mille fois. Combien je me réjouis! Irai-je lui annoncer cette heureuse nouvelle? Mais non, il vaut mieux qu'elle l'ignore. Qu'elle apprenne d'abord des choses utiles, comme si elle devoit vivre de son travail; elle en saura gouverner plus sagement sa fortune. O ma chère sœur! je puis donc espérer de te voir heureuse!

M. VERTEUIL.

Tu es un bien digne enfant! Ta raison ne me charme pas moins que ta générosité. Viens, mon cher Didier, que je t'embrasse. — Moi, ne te rien laisser, et donner tout à ta sœur? Comment pourrois-je commettre une telle injus-

tice ? Cette pensée étoit bien loin de mon esprit ; je voulois seulement te mettre à l'épreuve. C'est toi qui seras mon héritier universel ; et je cours faire mon testament à ton avantage.

DIDIER.

Non, non, M. Verteuil ; gardez vos premières intentions. Laissez tout à ma sœur ; j'en deviendrai plus studieux et plus appliqué. J'acquerrai des talens utiles ; je serai un honnête homme : avec cela, je ne suis pas inquiet de mon avancement.

M. VERTEUIL.

Rassure-toi sur le compte de Léonor : je lui laisserai un petit legs, pour qu'elle ne manque jamais du nécessaire.

DIDIER.

Eh bien ! faisons un échange. Le petit legs à moi, comme un souvenir de votre amitié ; et le reste pour ma sœur.

SCÈNE XIX.

M. VERTEUIL, DIDIER, LÉONOR, *qui sélance hors du cabinet, et court se jeter au cou de son frère.*

LÉONOR.

O MON frère, mon cher Didier! ai-je merité de ta part....?

DIDIER.

Tout, ma chère Léonor, si tu veux répondre à mes souhaits, et à ceux de notre digne bienfaiteur.

LÉONOR.

Oui; je le ferai, je le ferai. Je vois combien la différence de notre éducation a élevé ton ame au-dessus de la mienne, quoique je sois l'aînée. Disposez de moi, M. Verteuil, selon votre amitié. Je veux aussi m'instruire, et prendre mon frère pour modèle.

M. VERTEUIL.

Tu feras ton bonheur, si tu persistes dans cette sage résolution. Mais d'où naît ce changement dans tes idées?

LÉONOR.

Ah ! je viens d'entendre les vœux de Didier. Son noble désintéressement, son sacrifice généreux, j'ai tout entendu. Je n'ai plus contre lui aucun sentiment de jalousie. Il sera toujours mon guide et mon meilleur ami.

DIDIER.

Oui, ma sœur, je veux l'être : j'en ferai toute ma gloire, tout mon plaisir.

M. VERTEUIL.

De quels doux sentimens vous me pénétrez l'un et l'autre ! O chers enfans ! je ne sens plus de regret de n'en avoir pas en moi-même. Vous êtes dans mon cœur comme si je vous avois donné le jour. Je crois voir votre père qui, du haut du ciel, tressaille de joie de m'avoir laissé ces gages de sa tendresse. (*Léonor et Didier lui serrent les mains, et les arrosent de larmes.*)

LÉONOR.

Ne perdons pas un moment, mon cher bienfaiteur. Où est la personne



De quels doux sentiments vous me penetrez l'un et l'autre! O chers enfans!...

C. Monnet inv. del. Dupréel sculp.

dont vous m'avez parlé pour une meilleure éducation?

M. VERTEUIL.

Je te la ferai bientôt connoître. Je me propose de passer encore quelques jours auprès de vous, pour préparer de loin l'esprit de votre tante à seconder mes desseins. Il faut être bien attentifs à ne pas l'offenser : elle mérite toujours vos respects et votre reconnoissance. Elle s'est méprise, Léonor, sur le véritable objet de ton bonheur ; mais ses plus vifs desirs n'en étoient pas moins de te rendre heureuse.

LÉONOR.

Oui, je le sens ; mais je renonce dès aujourd'hui à toutes les futilités dont elle m'avoit occupée. Plus de musique, de danse, ni de dessin.

M. VERTEUIL.

Non, ma chère amie ; cultive toujours ces talens aimables : songe seulement qu'ils ne forment pas tout le mérite d'une femme. Ils peuvent la faire recevoir avec agrément dans la société,

la délasser des travaux de sa maison, et lui en faire aimer le séjour; ajouter un lien de plus à l'attachement de son mari, la guider dans le choix des maîtres qu'elle donne à ses enfans, et accélérer leurs progrès. Ils ne sont dangereux pour elle, que lorsqu'ils lui inspirent une vanité ridicule, qu'ils lui donnent le goût de la dissipation et du mépris pour les fonctions essentielles de son état. Ce sont des fleurs dont il ne faut pas ensemencer tout son domaine; mais qu'on peut élever, pour ses plaisirs, à côté du champ qui produit d'utiles moissons.

LA

LA BONNE MÈRE.

Imitation d'un sonnet de Filicaja, poète Italien.

Vois la tendre mère entourée
Des enfans qu'elle a mis au jour!
Auprès d'eux, son ame énivrée
Tressaille et de joie et d'amour.
Avec douceur sa main légère
En flattant l'un, donne à son frère
Une étreinte contre son cœur:
L'autre sur ses genoux s'élance;
Son bras l'aide; un pied qu'elle avance
Sert encore de siège à sa sœur.

Dans un regard, une caresse,
Dans leurs baisers, dans leurs soupirs,
Son cœur sait lire avec adresse
Tous leurs mille petits desirs.
Ils parlent tous. Et, sans rien dire,
Elle répond par un sourire
A leurs mots démi-prononcés.
Elle veut prendre un air sévère;
Et l'on voit combien elle est mère
Dans ses yeux même courroucés.

C'est ainsi que la Providence
Veille sur le sort des humains,
Et que son amour leur dispense
Les trésors ouverts dans ses mains.
Les grands, les maîtres de la terre,
Le pauvre en son humble chaumière
Elle écoute tous les mortels :
Et sa bonté constante et sûre,
partage à toute la nature
Ses dons et ses soins paternels.

Que jamais l'homme ne l'accuse
D'indifférence ou de rigueur,
Si quelquefois elle refuse
Une grace chère à son cœur!
Ce n'est que pour nourrir ton zèle
Et pour le rendre plus fidèle
Qu'elle diffère à t'exaucer;
Ou plutôt, sa bonté suprême
Te fait une grace alors même
Qu'elle semble te refuser.

Par M. de Bonneville.

LE BON FILS,

DRAME EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

JÉROME GUÉRIN, *laboureur.*

NICOLE GUÉRIN, *sa femme.*

COLETTE *leur fille.*

BARBE, *mère d'Isidore.*

ISIDORE.

CHARLES GUÉRIN, *capitaine de cavalerie, fils de Jérôme.*

BONIFACE, *magister.*

UN SERGENT DES RECRUES.

DES SOLDATS.

DES PAYSANS.

La scène est sous un berceau, devant la chaumière de Jérôme Guérin.

LE BON FILS,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISIDORE.

Je ne l'ai pas vue hier de toute la journée. Il y a plus d'un an que je n'avois passé un jour entier sans la voir. Que peut-il donc lui être arrivé ? Tout est paisible dans sa cabane. Ah! Colette, peux-tu dormir tranquille lorsque tu sais combien je dois souffrir ?.... Est-ce qu'elle ne m'aime plus ? est-ce qu'elle en aimeroit un autre que moi ? Ah ! Colette! Colette!

SCÈNE II.

ISIDORE COLETTE.

COLETTE, *en le contrefaisant.*

Ah ! Isidore ! Isidore !... Allons me voici.

ISIDORE.

Vous voilà bien joyeuse, Colette !

COLETTE.

Es-tu fâché que j'aie du plaisir à te voir ?

ISIDORE.

Vous n'en auriez pas eu hier, sans doute ; et c'est ce qui vous a fait manquer au rendez-vous.

COLETTE.

Eh bien ! vas-tu me gronder ? Crois-tu que je n'aie pas autant souffert que toi ?

ISIDORE.

Oh ! c'est-il bien vrai, Colette ? Je

suis à présent aussi joyeux que j'étois fâché tout-à-l'heure. Mais, qu'est-ce qui t'a donc empêché de venir?

COLETTE.

Tu sais que c'étoit hier le premier jour du mois, et que les lettres de mon frère arrivent toujours, sans manquer, ce jour-là.

ISIDORE.

Eh bien?

COLETTE.

Je cours sur les quatre heures à la poste voisine pour chercher la lettre, la porter à mon père, et t'aller trouver. On me dit à la poste d'attendre, et que le courrier ne peut tarder. J'attends en m'impatientant. Mon père, inquiet de mon retard, arrive bientôt après. Au bout d'un quart-d'heure survient aussi ma mère : pouvois-je les quitter? Nous attendons encore. Le soir approche. On nous dit que le courrier n'arrivera que dans la nuit. Nous nous retirons bien affligés. Falloit-il laisser mon père et ma mère se désoler tout seuls, pour

courir après toi ? Là, voyons, pouvois-je le faire ?

ISIDORE.

Non ; tu as toujours raison : je ne te gronde plus. Mais pourquoi ces airs d'impatience ? où veux-tu donc aller ?

COLETTE.

Voir si la lettre est arrivée. Mon père et ma mère sont dans une inquiétude terrible. Ils aiment tant mon frère, et mon frère les aime tant !

ISIDORE.

Et toi, Colette, m'aimes-tu bien aussi ?

COLETTE.

Mon frère qui n'étoit que simple soldat, et qui est devenu capitaine !

ISIDORE.

Oui, Colette ; mais....

COLETTE.

Qui a aujourd'hui cinquante, cent, deux cents cavaliers à ses ordres.

ISIDORE.

Il est bien heureux, ton frère.

COLETTE.

Qu'il doit avoir bonne grace sur son cheval, avec son uniforme en or! Oh! c'est une belle chose, Isidore, que d'être capitaine! Conçois-tu bien cela?

ISIDORE.

Hélas! je ne le conçois que trop bien. Il va peut-être maintenant rougir de me voir entrer dans sa famille, moi qui n'ai ni uniforme en or, ni deux cents cavaliers à mes ordres.

COLETTE.

Non, Isidore, ne te rends pas malheureux par tes craintes. Mon frère honore et respecte l'état où mon père a vécu soixante ans. C'est l'état qu'il auroit eu lui-même, si l'on n'étoit venu l'enlever à la charrue. Il ne choisira pas dans un autre état un époux à sa sœur.

ISIDORE.

Ah! Colette, que tu me ravis!

SCÈNE III.

JÉRÔME, COLETTE, ISIDORE.

JÉRÔME.

Es-tu déjà de retour? Où est cette lettre? Voyons.

COLETTE.

Mon père, je ne suis pas encore allée à la poste.

JÉRÔME.

Et tu restes-là à jaser?

COLETTE.

J'allois partir : j'y cours de toutes mes jambes. Viens avec moi, Isidore.

JÉRÔME.

Oui, c'est le moyen d'être bientôt de retour. Allez ensemble; mais ne vous amusez pas en chemin. Colette, tu diras, en passant, au magister Boniface de venir me lire la lettre que tu nous rapporteras.

SCÈNE IV.

JÉRÔME.

Que ce courier me donne de chagrin par son retardement ! Je n'ai pu me tranquilliser de toute la nuit, ni consoler ma pauvre femme. Ah ! mon cher fils, que ta tendresse nous cause tour-à-tour de plaisir et d'inquiétude !

SCÈNE V.

JÉRÔME, NICOLE.

NICOLE.

Eh bien ! cette lettre ne vient donc point ? Je ne sais quelle crainte me tourmente.

JÉRÔME.

Ne t'impatiente pas, ma chère femme ; nous allons recevoir de ses nouvelles. Nous le reverrons bientôt lui-même, j'en suis sûr. Ah ! je le demande tous les jours à Dieu.

NICOLE.

Il est soldat, mon ami : un soldat n'est pas sûr un moment de sa vie. Combien cela me désole ! Souvent, lorsqu'on nous lit ses lettres, et que tu crois que je pleure de joie, c'est de chagrin que je pleure. Il me vient en pensée que c'est peut-être sa dernière. Et cet argent qu'il nous envoie toujours, je ne puis y toucher que mon cœur ne se serre. C'est avec cet argent, me dis-je à moi-même, que le roi paie son sang; et nous, qui sommes ses père et mère, nous pouvons le prendre, et le dépenser à nous donner nos aises ! Ah ! mon ami, quand aurons-nous la paix ?

JÉRÔME.

On dit qu'elle est déjà faite, et même que les régimens s'en retournent dans leurs quartiers.

NICOLE.

Ah ! si c'étoit vrai !

JÉRÔME.

Cela est sûr, ma chère femme; tu peux y compter. Nous aurons la paix avant

avant que nous nous en doutions. Et alors notre Charlot viendra en garnison dans quelque ville voisine ; et nous, nous irons nous y promener une fois la semaine.

NICOLE, *avec transport.*

Ah ! deux, trois fois, mon ami ! Une fois n'est pas assez. Quelle joie de le voir ! Mais qui sait si nous le reconnoîtrons ?

JÉRÔME.

Ah ! je reconnoîtrai bien mon fils, peut-être.

NICOLE.

En habit d'officier, mon ami, tout galonné d'or, avec un ruban à la boutonnière, et une croix ?

SCÈNE VI.

JÉRÔME, NICOLE, BONIFACE.

BONIFACE.

BONJOUR, père Jérôme ; bonjour, mère Nicole.

JÉRÔME et NICOLE.

Bonjour, notre magister. (*Ils le prennent par la main.*)

BONIFACE.

Eh bien ! vous avez donc reçu des nouvelles de votre fils ? Où est sa lettre, que je vous la lise ?

JÉRÔME.

Nous ne l'avons pas encore reçue, et je suis dans une impatience....

BONIFACE.

Je le crois bien ; quand ce ne seroit que pour l'honneur de recevoir des nouvelles d'un capitaine. Mais comment diantre est-il parvenu jusques-là ? Je n'en sais rien, moi ; car vous m'avez soufflé sa dernière lettre, pour vous la faire lire par monsieur le bailli.

NICOLE.

Vous ne le savez donc pas, M. Boniface ? Oh ! conte-lui un peu cela, mon ami.

BONIFACE.

Oui, voyons, voyons. Contez-moi cela, père Jérôme.

JÉRÔME.

Tenez, mon cher M. Boniface, voici ce que c'est. Dans la dernière bataille.... là.... près de...., je ne me souviens jamais du nom, tout son régiment étoit culbuté, la plupart des officiers tués ou blessés : mon fils avoit reçu un coup de feu; mais il n'y fit pas attention. Il rassembla, comme il put, trois cents hommes, (*Avec plus de vivacité*) les mena à l'ennemi, tomba dessus, le sabre à la main. Il eut un cheval tué sous lui; il s'en fit donner un autre, et il sortit du feu avec cinquante hommes. Son général vit tout cela, le nomma sur-le-champ capitaine, et lui donna la croix, en l'assurant qu'il auroit soin de sa fortune.—Oui, monsieur le magister, c'est comme je vous le dis; voilà ce que mon fils a fait.

BONIFACE.

Oh! c'est un brave garçon! je m'en étois déjà apperçu lorsqu'il étoit à l'école. Quand les enfans du village jouoient entre eux, c'étoit toujours Charlot qui

menoit la bande : lorsqu'ils avoient des querelles, c'étoit toujours lui qui frappoit le plus fort. C'étoit déjà en lui, père Jérôme. Cela lui est tout naturel.

JÉRÔME, *en riant.*

N'est-ce pas ?

SCÈNE VII.

JÉRÔME, NICOLE, COLETTE, BONIFACE.

COLETTE, *en courant.*

MON père! mon père! voici la lettre, la voici! Voilà aussi votre argent du mois. Il y a douze écus.

JÉRÔME.

Un louis, veux-tu dire ?

COLETTE.

Non, non, le maître de la poste y a regardé deux fois. Douze écus.

JÉRÔME.

Le bon Charlot! Je peux bien vivre avec un louis, peut-être.

COLETTE.

Et du vin encore, mon père! Le marchand de vin qui a un gros nez rouge-bleu, s'est trouvé en même temps que moi à la poste. Il venoit de recevoir l'ordre de vous en livrer un panier tout plein. Isidore est allé le chercher.

BONIFACE.

Un panier tout plein?

JÉRÔME.

Il y aura quelque chose de cela pour vous, M. Boniface. Mais il faut, en attendant, que vous buviez avec moi le peu qui nous est resté du dernier, pendant que vous nous lirez la lettre. Va, ma bonne femme, apporte-nous de ce vin, et trois verres, avec quelque chose pour déjeûner. Et toi, Colette, donne ici une table et trois chaises; dépêche-toi.

NICOLE et COLETTE, *en s'en allant.*

Mais, au moins, ne lisez pas sans nous, je vous prie.

BONIFACE.

Soyez tranquilles. Est-ce que je sais lire à jeun?

SCÈNE VIII.

JÉRÔME, BONIFACE, COLETTE, *qui va et vient.*

JÉRÔME.

Ouvrez toujours la lettre, M. le magister; nous ne la lirons pas pour cela. Je suis pourtant bien curieux de savoir ce qu'il dit de la paix, et s'il viendra bientôt.

BONIFACE.

De la paix, dites-vous? On en parle beaucoup; mais je ne saurois le croire. On enrôle toujours à force; et ce matin même, ne vient-il pas d'arriver un sergent avec quelques soldats?

JÉRÔME.

Pour recruter?

BONIFACE.

Vraiment oui. Et s'ils alloient vous

enlever le prétendu de votre fille ! Prenez-y garde, père Jérôme, prenez-y garde ; c'est un jeune drôle bien découplé.

COLETTE, *qui s'est approchée pour écouter.*

Oh mon Dieu ! que dites-vous, M. Boniface ?

JÉRÔME.

Ne crains rien, ma fille ; tu sais qu'il est exempt.

BONIFACE.

A la bonne heure. Mais ouvrons..... Quelle belle écriture a votre fils ! Comme c'est propre et lisible ! C'est pourtant moi à qui il en a obligation. (*Il crache et commence à lire.*)

« MON TRÈS-CHER PÈRE ».

JÉRÔME, *avançant la tête vers le magister, pour mieux entendre.*

O mon bon Charlot !

BONIFACE.

« Comme la paix vient d'être signée,

c'est la dernière fois que je vous écris du camp pour.... »

JÉRÔME.

Dieu soit loué! nous l'avons donc enfin la paix. Comme ma bonne femme va être bien aise!

BONIFACE, *lisant.*

« Pour vous envoyer l'argent du mois que vous avez bien voulu accepter ».

JÉRÔME.

Oui, mon fils.

BONIFACE, *lisant.*

« Ces jours passés, mon père, j'ai goûté le plus grand plaisir que j'aie jamais eu de ma vie. Il faut que je vous le conte ».

JÉRÔME, *avec joie.*

Ah! voyons! voyons!

BONIFACE.

« Mon général me fit l'honneur de m'inviter à sa table.... »

JÉRÔME.

A sa table! mon Charlot, à sa table! Ah! comme les autres auront ouvert

de grands yeux ! tous ces grands officiers ! Eh bien, eh bien ?

BONIFACE.

« Il s'entretint long-temps avec moi, et me donna, sur ma conduite, beaucoup de louanges que je ne mérite pas. Enfin, il me demanda de quelle maison j'étois, où j'étois né, qui étoit mon père ».

JÉRÔME, *riant.*

Comment ! jusqu'à s'informer de moi, son général ! Eh bien ! qu'est-ce qu'il lui a répondu ? Oh ! voyons vîte, mon cher monsieur Boniface.

BONIFACE, *lisant.*

« Je lui dis le nom de notre village et le vôtre ; que vous étiez un pauvre laboureur, mais que je ne vous changerois pas pour tout autre au monde, malgré votre état ».

JÉRÔME, *levant les mains.*

Bonté divine ! il me semble l'entendre.

BONIFACE, *lisant.*

« Mon général fut touché de mon

amour pour vous. Il prit le verre qu'il avoit devant lui, me porta votre santé en présence de toute la table, en m'ordonnant de vous le faire savoir, et de vous assurer de sa bienveillance ».

JÉRÔME, *sautant de joie.*

Oh! cela est-il possible, monsieur Boniface! Son général! Quelque Prince!

BONIFACE.

Oui, comme vous venez d'entendre, il a bu à votre santé.

JÉRÔME; *il court hors de lui-même vers la cabane, et s'écrie :*

Femme! femme! laisse tout cela, ma chère femme. Viens vîte! viens vîte!

NICOLE, *de l'intérieur de la cabane.*

Qu'est-ce que c'est, mon ami?

JÉRÔME.

Mais, viens donc que je te conte; viens, te dis-je, viens donc.



Ah! ma bonne chère femme, quel fils que tu ma donné...

C. Monnet inv. del. Dupréel sculp.

SCÈNE IX.

JÉRÔME, BONIFACE, NICOLE.

JÉRÔME, *embrassant Nicole.*

Ah! ma bonne chère femme, quel fils tu m'as donné!

NICOLE, *posant sur la table le déjeûner, dont le magister s'empare, sans faire semblant de rien.*

Qu'y a-t-il donc, mon cher homme? Je suis déjà toute tremblante d'aise? Avons-nous la paix?

JÉRÔME.

C'est bien autre chose! Oui, la paix; et notre fils a dîné à la table de son général; et son général s'est informé de notre village et de moi; et mon fils lui a répondu que je n'étois qu'un pauvre laboureur, mais qu'il ne me changeroit pas pour tous les pères du monde. Ah! je pleure de joie! Et là-dessus, son général a bu publiquement à ma

santé, et m'a fait assurer de sa bienveillance. (*Nicole frappe ses mains à plusieurs reprises.*) Oui, ma chère femme, il faut à présent que nous buvions à la santé de notre général. — Allons; toi, prends cela, femme; et vous, notre cher maître d'école, prenez celui-ci, et moi celui-là. Choquons tous ensemble. (*Il ôte son chapeau.*) Tous à la fois : Vive notre général!

BONIFACE.

Ma foi, il n'en boit pas de meilleur.

JÉRÔME.

Ecoutez donc, monsieur Boniface : il faudra, s'il vous plaît, que vous écriviez à mon fils, comme quoi j'ai pris ma revanche de son général; qu'il le remercie de ma part, et qu'il l'assure que je l'aime de tout mon cœur. N'y manquez pas, au moins. Il ne seroit peut-être pas mal de lui écrire à lui-même en droiture.

BONIFACE.

Bon! père Jérôme, y pensez-vous?

NICOLE.

NICOLE.

Mais si la paix est faite, mon ami?

JÉRÔME.

Sans doute qu'elle est faite, puisque notre fils nous l'écrit.

NICOLE, *avec tendresse, s'appuyant sur le bras de Jérôme, et laissant éclater sa joie.*

Il retournera donc bientôt, mon cher ami. Il ne manquera sûrement pas de venir nous voir. Nous le reverrons donc enfin.

JÉRÔME.

Doucement, notre femme, nous allons entendre tout cela.

NICOLE.

Ah! s'il pouvoit venir avant le mariage de Colette, ce seroit un double plaisir.

JÉRÔME.

Patience, patience. M. Boniface aura la bonté de continuer.

NICOLE.

Oui, oui, continuez, je vous prie;

peut-être qu'il nous apprendra quelque autre chose.

BONIFACE. *Il cherche, en se rasseyant, où il en est resté. Nicole passe de son côté, et lui prête attention.*

De m'invîter à sa table..... Où en suis-je resté ?.... A votre santé.... En m'ordonnant.... Oui, c'est ici. « En m'ordonnant de vous le faire savoir, et de vous assurer de sa bienveillance. Il ne me fut pas possible de me contenir davantage, tant j'étois ému. Je m'élançai de ma place, etc.... ».

SCÈNE X.

JÉRÔME, NICOLE, COLETTE, BONIFACE.

COLETTE, *sanglotant et criant.*

Au secours, au secours! mon père ! les enrôleurs !

JÉRÔME.

Comment ! qu'est-ce qu'il y a ?

NICOLE, *courant avec inquiétude à Colette.*

Remets-toi donc, ma fille ; qu'est-il arrivé ?

COLETTE.

Les enrôleurs nous enlèvent Isidore.

BONIFACE.

Quoi ! et le vin qu'il porte aussi ?

NICOLE.

O Dieu ! quel malheur !

JÉRÔME.

De force, à présent que la paix est faite : il faut qu'il y ait quelque coquinerie là-dessous.

COLETTE.

Mais allez donc, mon père ; voyez si vous pourrez le faire relâcher. Vous êtes aussi bien son père que le mien. Ce sergent aura du respect pour vous, j'en suis sûre. Tout le monde vous respecte.

JÉRÔME.

Innocente que tu es ! comme si tout le monde étoit de notre village !

SCÈNE XI.

JÉRÔME, NICOLE, BARBE, BONIFACE, COLETTE.

BARBE.

Je n'en puis plus. Je suis morte de douleur.

NICOLE.

Ah! que je vous plains, ma bonne mère Barbe! Au moins si notre fils étoit à présent ici pour nous tirer de peine.

JÉRÔME.

Femme, appaisez-vous, appaisez-vous; le mal n'est peut-être pas si grand que vous l'imaginez. Est-ce qu'on arracheroit un fils unique de la charrue? Cela seroit inoui. J'y vais. Je leur parlerai.

COLETTE.

Et moi aussi, mon père; je vous suis. Je prierai, je pleurerai, je crierai jusqu'à ce qu'on nous le rende.

SCÈNE XII.

NICOLE, BONIFACE.

NICOLE.

Ah! pourquoi la vieillesse ne me permet-elle pas de les suivre? Mais vous, monsieur Boniface, vous qui parlez comme une harangue, que n'allez-vous leur en imposer?

BONIFACE.

Non, non; mon devoir est de m'attacher aux plus affligés, et je ne vous quitte pas.

NICOLE, *avec inquiétude.*

Ciel! n'entends-je pas déjà du bruit dans le village? Pourvu qu'il n'arrive pas de malheur à mon pauvre homme! Allez voir un peu, monsieur le magister.

BONIFACE.

Y pensez-vous? Moi, moi?

NICOLE.

Vous êtes un homme comme il faut, monsieur; un homme savant.

BONIFACE.

Oui-dà; c'est justement le pis. Ces bourrus ne demandent pas mieux que de tomber sur nous autres savans. Mêlez-vous de vos livres, me diroient-ils, de par tous les diables. De mon côté, je suis un peu vif; qui sait ce qu'il en arriveroit. Non, non; il faudroit n'avoir jamais fourré le nez dans la science.

NICOLE.

Vous êtes de nos amis, monsieur Boniface, et vous ne voulez pas nous secourir?

BONIFACE.

Mais soyez donc raisonnable, après tout, mère Nicole. Songez donc à mon état. Je puis bien vous donner des conseils, des consolations en françois et en latin, tant que vous en voudrez; mais des secours, vous savez bien que ce n'est pas mon office.

NICOLE.

Je n'aurois jamais attendu cela de vous. Eh bien! je vais tâcher de m'y traîner, moi.

SCÈNE XIII.

BONIFACE, *seul.*

Oui, m'aller fourrer parmi ces jeunes drôles! Je n'ai que vingt marmots dans mon école, et ces espiègles me lutinent toute la journée. Jugez, quand je serois au milieu d'une troupe de grands pendards. Je n'aurois pas là de verges pour leur en imposer. Je pense qu'il vaut mieux achever cette bouteille, et finir en même temps la lettre.... Je suis curieux de savoir.... (*Il verse du vin dans son verre, commence à lire tout bas.*) (*Haut.*) Le 6! Oh! oh! c'étoit hier. (*Il continue de lire avec empressement.*) Le 7! Ah! les voilà tous hors d'embarras! (*Il avale son vin.*) Il n'y a pas un instant à perdre. (*Il verse une seconde fois du vin, et le boit.*) Je cours les rappeler. (*Il verse et boit une troisième fois.*) Les momens sont précieux. (*Il regarde à travers la bouteille,*

et voyant qu'il n'y reste plus rien, il court vers la porte en criant :) Jérôme! Nicole! ils sont trop loin ; ils ne m'entendent pas. Oh! cette nouvelle va me réconcilier avec Nicole. Quel dommage ce seroit de se brouiller avec ces bonnes gens, qui viennent de recevoir un panier plein de nectar de cette excellence?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JÉRÔME, NICOLE, ISIDORE, BARBE, COLETTE, UN SERGENT, DES SOLDATS, DES PAYSANS.

LE SERGENT, *aux soldats.*

Qu'on me l'emmène ; allons, qu'est ce que ces piailleries ?

LES PAYSANS, *l'un après l'autre.*

Prendre le dernier d'une famille !... un fils unique !.... Non, le roi ne l'entend pas comme cela.... Il ne sauroit le prétendre.

LE SERGENT.

Vous avez beau dire, vous autres manans, (*Frappant sur la poche.*) j'ai mes ordres ici, cela suffit.

LES PAYSANS, *l'un après l'autre.*

Vos ordres ! vos ordres !... Il n'y a rien de cela dans vos ordres... On n'a

jamais donné ordre de laisser un champ à l'abandon.

JÉRÔME, *faisant signe aux paysans de se taire.*

Ecoutez, mon cher monsieur; avec de bonnes paroles on fait bien des choses.

LE SERGENT.

De bonnes paroles? Je n'attends que cela. Voyons de quel poids sont les vôtres.

JÉRÔME.

Tenez, monsieur le sergent, j'aime le roi de tout mon cœur; et si je n'étois sûr que la paix fût faite, et qu'il fût hors d'embarras; si je le voyois tellement embourbé qu'il eût peine à se tirer d'affaire...

LE SERGENT.

Est-ce là tout? Qu'est-ce que tout cela signifie?

JÉRÔME.

Mais écoutez seulement, monsieur le sergent...

LE SERGENT, *s'appuyant sur sa canne.* Eh bien ?

JÉRÔME.

Ce jeune homme est le prétendu de ma fille ; c'est un fils unique ; mais malgré tout cela, je serois le premier à vous dire : Emmenez-le avec vous. Que peut-il avoir de plus pressé, que d'aller se battre pour son roi ? prenez-moi aussi vous dirais-je. Ma tête est déjà toute grise. Mon visage est couvert de rides ; mais je ne suis encore ni assez vieux, ni assez cassé pour ne pas me battre comme un autre. La gloire de mon fils m'a donné de la vigueur. Je me battrai tant que je serai en état de porter un fusil, et lorsque je n'en pourrai plus de vieillesse et de fatigue, j'exhorterai encore les jeunes gens qui seront à mes côtés, à se comporter bravement. Si j'en voyois quelqu'un qui ait envie de lâcher le pied, je me jeterai à travers son chemin, et il faudra, avant de pouvoir s'enfuir, qu'il passe sur le corps d'un pauvre vieillard.

Oui, sur mon ame, monsieur le sergent, voilà ce que je dirois, si les choses en étoient à cette extrémité.

LE SERGENT.

Et moi, je dirois, vieux bon homme que vous ne savez ce que vous dites.

JÉRÔME, *s'avançant d'un pas.*

Monsieur le sergent, votre conduite pourroit vous coûter cher. Si vous faites le maître avec nous, nous saurons bien trouver le vôtre quelque part : et si j'écrivois à mon fils le capitaine....

LE SERGENT.

Vous? un fils capitaine? mais quand vous en auriez dix, je n'ai autre chose à vous dire, sinon qu'il me faut Isidore ou de l'argent.

JÉRÔME.

Comment, monsieur, vous prenez aussi de l'argent? et vous le prenez des propres sujets du roi?

LE SERGENT.

Moi, tout comme le roi, excepté que je prends la peine de le lever moi-même. Trente écus, ou il marchera.

JÉRÔME.

JÉRÔME.

Trente écus! comment les trouver dans tout le village?

NICOLE.

Ah! par pitié, monsieur le sergent....

LE SERGENT.

Pitié! Nous nous embarrassons bien de la pitié, nous autres soldats. Si vous étiez en pays ennemi donc: ce seroit bien pis. Là, il n'y a point de quartier; il faut donner de l'argent, ou ses oreilles.

NICOLE, *tressaillant d'horreur.*

O mon Dieu!

LE SERGENT.

Parbleu! le moyen de conserver de la pitié dans un camp! On vous casse bras et jambes comme rien; on ne voit que cela tous les jours.... Enfin, je vous donne encore un quart-d'heure: après quoi, de l'argent, ou Isidore. Marche. (*Il sort avec ses soldats.*)

COLETTE.

Donnez-moi le bras, mère Barbe;

que je vous aide à le suivre. Ah! ne le quittons pas.

JÉRÔME, *aux paysans.*

Et vous aussi, suivez-le, mes amis. (*Les paysans sortent.*)

SCÈNE II.

JÉRÔME, NICOLE.

NICOLE.

O MON DIEU! quelle méchanceté! N'aurons-nous jamais un jour tout entier de bonheur?

SCÈNE III.

JÉRÔME, NICOLE, BONIFACE, *essoufflé.*

JÉRÔME.

VOUS nous avez donc abandonnés, monsieur Boniface?

BONIFACE.

Comment diantre? Il y a un quart-d'heure que je cours après vous.

JÉRÔME.

Qu'y a-t-il donc de nouveau ? vous avez l'air tout joyeux. Ignorez-vous qu'on ne veut pas relâcher Isidore ?

BONIFACE.

On ne veut pas ? Ah ! on ne veut pas ! Oh ! je saurai bien vous le faire rendre, moi. (*frappant sur la lettre.*) Le voici, le voici dans la lettre.

NICOLE.

Dans la lettre ? Dans la lettre de mon fils ?

BONIFACE.

Oui, il y est. Votre fils arrive aujourd'hui.

JÉRÔME.

Aujourd'hui, monsieur Boniface ?

BONIFACE.

Ecoutez seulement. (*Il lit.*)

« Notre régiment, mon père, a aussi l'ordre de retourner dans ses quartiers. Le six du mois prochain, l'escadron que je commande passera devant votre village ». Voyez-vous, père Jérôme, c'est comme qui diroit hier.

JÉRÔME.

Est-il possible? Que me dites-vous là?

NICOLE.

Hier? et il n'est pas encore ici?

BONIFACE.

Attendez, attendez. Ecoutez la suite. (*Il continue.*)

« Au plus tard, mon père; ce sera le sept au matin. Et comme alors je ne serai éloigné que d'un quart de lieue de votre village, je laisserai mon escadron au lieutenant, pour vous aller trouver. J'aurai au moins le plaisir de vous voir un instant, vous et ma bonne mère, et de vous embrasser ».

JÉRÔME, *avec vivacité.*

Oh! quel plaisir! Il vient donc! Je vais au-devant de lui, notre chère femme; j'irai jusqu'à la prairie. Je veux l'appeler, lui tendre les bras; je veux lui crier, du plus loin que je le verrai: Mon fils! mon cher fils!

NICOLE.

Ne me quitte pas, mon ami; comment pourrois-je te suivre, moi qui

suis si foible? Faut-il qu'il imagine que je l'aime moins que toi?

BONIFACE.

Oui, oui, restez, père Jérôme. Donnez-moi seulement vos douze écus; donnez vîte.

JÉRÔME.

Pourquoi donc, mes douze écus?

BONIFACE.

Pour retenir le sergent, sous prétexte d'un à-compte des trente écus qu'il demande. Et lorsqu'ensuite votre fils viendra....

JÉRÔME.

Fort bien. Les voilà, monsieur Boniface. Courez, voyez ce que vous pourrez faire. Car, moi, je ne puis, en ce moment, penser qu'à mon fils. (*Boniface sort en courant.*)

SCÈNE IV.

JÉRÔME, NICOLE.

NICOLE.

Au moins, ne t'en vas pas, mon ami, je t'en prie. Je ne saurois rester après toi. Il vaut mieux que tu montes sur cette petite colline. Tu le verras encore plutôt de là.

JÉRÔME.

Tu as raison, ma femme. Ah! tout mon sang me bout dans les veines d'impatience et de plaisir.

NICOLE, *pendant que Jérôme monte sur la colline.*

Il revient donc, enfin. O ciel, il revient pour la première fois, après tant d'années si longues ! Ah ! comme le cœur me bat! J'ai eu une grande joie, quand il est venu au monde : mais celle-ci est plus grande encore. (*Elle crie à Jérôme*). Eh bien! mon cher homme, ne vois-tu rien ?

JÉRÔME, *sur la pointe des pieds, et tenant sa main sur ses yeux.*

Pas encore, ma chère femme; le soleil m'éblouit.

NICOLE, *allant vers la colline.*

Pourvu que nous ne nous soyons pas réjouis mal-à-propos. Descends un peu, et donne-moi la main pour monter. Je suis sûre que je le verrai de plus loin que toi.

JÉRÔME.

Quel nuage de poussière! Est-ce un troupeau? Non, je vois reluire des armes. Les voici qui viennent par la montagne, les chevaux les uns contre les autres. Ce sont eux, ce sont eux.

NICOLE.

Et notre fils?

JÉRÔME.

Il ne sauroit être bien loin.

NICOLE.

Attends, attends. (*Elle s'efforce en vain de monter la colline.*)

JÉRÔME.

Mais qui est-ce qui vient vers nous

au grand galop ? il entre dans le village. (*Jérôme jette son chapeau en l'air.*) Femme ! femme ! le voilà qui saute à bas de son cheval. C'est notre Charlot.

NICOLE.

Oh ! bon Dieu ! Je suis toute hors de moi ! Il faut que j'aille à sa rencontre. (*Elle court vers le chemin, en tendant ses bras : on entend ces cris répétés :*) Mon fils ! Ma mère !

SCÈNE V.

JÉRÔME, NICOLE, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *entrant dans le moment où Jérôme vient de descendre.*

Mon digne et respectable père ! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

JÉRÔME.

Ah ! mon fils ! (*L'embrassant une seconde fois.*) Encore une fois, mon fils. C'est à présent que je m'apperçois que je n'ai plus mes forces. Je ne saurois te serrer dans mes bras comme je

le voudrois. Mais mes larmes te disent ce que je ne puis t'exprimer. Tu as un père reconnoissant.

NICOLE, *lui mettant une main sur l'épaule, et tenant de l'autre une des siennes.*

Oh! pour cela, oui, mon fils; et une mère qui ne l'est pas moins.

LE CAPITAINE.

Que me parlez-vous de reconnoissance? Mes chers parens! est-ce donc vous qui m'avez des obligations?

JÉRÔME.

Paix, mon cher fils. Je veux le dire devant tout le monde, que tu m'as bien plus rendu que je ne t'ai donné. Tu fais toute ma consolation, tout le bonheur de ma vieillesse. C'est toi qui me fais vivre, qui prolonge mes jours.

NICOLE.

Tu nous fais mille plaisirs, que je ne saurois te rendre.

LE CAPITAINE.

Et ne sont-ce pas les plus grands plaisirs que je puisse me faire à moi-

même? Mon bonheur en seroit-il un, si votre tendresse ne vous le faisoit partager avec moi? Oui, croyez-moi, mes bons, mes chers parens, je n'ai jamais cessé de penser à vous, de rapporter tout à vous. Lorsqu'il m'est arrivé quelque chose d'heureux, je me suis fort peu soucié de l'avantage qui devoit m'en revenir. Le plus grand plaisir que j'en ressentois, c'étoit de penser à celui que vous en auriez. Mais de tous ceux que j'ai goûtés dans ma vie, il n'y en a jamais eu de si grand, de si touchant pour mon cœur, que celui dont je jouis en ce moment où je vois vos yeux remplis de larmes. (*Leur prenant la main à chacun, et les regardant tour à tour.*) O mes honnêtes parens! je ne saurois me rassasier de vous voir. — Mais, remettez-vous, remettez-vous. Je ne puis m'arrêter long-temps. Que faites-vous? Comment passez-vous votre vieillesse? Comment vivez-vous? Où est ma sœur, que je n'ai connue qu'au berceau? Faites-la moi voir.

JÉRÔME.

Elle nous donne bien de la consolation ; et nous allons la marier, si tu l'approuves. Je cours te la chercher, mon fils. J'y cours. (*Se retournant aprés avoir fait quelques pas.*) Mais je suis si troublé.... Il faut que je te dise auparavant....

NICOLE.

Sans toi, peut-être, elle alloit devenir bien malheureuse. Son prétendu, mon cher fils....

JÉRÔME.

Il vient de nous être enlevé par un sergent, qui, heureusement, est encore ici. Il attend, pour le délivrer, trente écus que je lui ai fait promettre, espérant que tu allois venir. O quel bonheur que tu nous sois arrivé aujourd'hui !

LE CAPITAINE.

Allez, allez, mon père, tâchez de l'attirer dans ce lieu sans lui dire que j'y suis. N'en dites rien non plus à ma sœur.

JÉRÔME

Bon Dieu ! comment pourrois-je m'en tenir ? J'aimerois bien mieux crier à tous ceux que je rencontrerai, Il est ici ! il est ici ! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

NICOLE, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *regardant tout autour de lui, et prenant ensuite sa mère par la main.*

Que ce séjour est charmant ! Ce n'est que dans ce moment que je reconnois le lieu de ma naissance ! Voilà la cabane après laquelle j'ai tant soupiré ! Voici l'endroit où nous nous asseyions sur la verdure avec nos voisins dans les belles soirées d'été ! Voilà encore cette colline que j'avois choisie pour mes jeux ! O douces années de mon enfance ! De tout ce que je vois ici, ma mère, il n'y a rien qui ne me rappelle quelques

marques

marques de votre tendresse. Mais quoi! vous ne me dites rien?

NICOLE.

Ma joie est trop grande, mon cher fils, elle ne sauroit sortir de mon cœur. Je voudrois être seule, et pouvoir pleurer tout à mon aise. D'ailleurs aussi, je pense...

LE CAPITAINE.

Ne vous contraignez pas, ma mère; que voulez-vous dire?

NICOLE.

Que tu n'es plus notre égal à présent; que tu es trop au-dessus de nous.

LE CAPITAINE.

Moi, trop au-dessus de vous! Oh! étouffez cette pensée; les liens que la nature a formés entre nous, ne sont-ils pas les plus tendres? Ne doivent-ils pas m'être toujours sacrés? Ne suis-je pas bien sûr qu'il n'y a pas de cœurs au monde auxquels je suis aussi cher qu'aux vôtres? Et le nom ne doit-il pas vous être plus attaché qu'à tout autre dans l'univers? (*Il l'embrasse.*) Ah!

croyez, ma mère, que je vous aime toujours aussi vivement, aussi tendrement que jamais.

NICOLE.

Oui, je te crois; aussi l'ai-je bien mérité. Je ne pense qu'à toi. Je ne rêve que toi. Combien de nuits j'ai passées auprès de ton père à me désoler! Je craignois toujours de ne plus te revoir avant de mourir.

SCÈNE VII.

NICOLE, LE CAPITAINE, COLETTE.

COLETTE, *courant à sa mère, sans voir le capitaine.*

Qu'est-ce que c'est donc, ma mère? Savez-vous pourquoi mon père m'a commandé de courir ici? (*appercevant le capitaine; d'un air craintif.*) Ah! un officier!

LE CAPITAINE, *bas, à Nicole.*

Ma mère! est-ce là ma sœur? (*Ni-

cole lui fait signe que oui. Il va pour l'embrasser.)

L'aimable physionomie!

COLETTE, *se défendant.*

Fi donc, monsieur l'officier!

NICOLE, *à Colette.*

Comment, Colette, à ton frère!

LE CAPITAINE, *à Nicole.*

Quels grands yeux elle me fait! (*A Colette.*) Oui, Colette, ton frère; et je me flatte que c'est ton frère chéri.

COLETTE.

Quoi, ma mère, ce bel officier, c'est mon frère Charlot?

LE CAPITAINE, *en l'embrassant.*

Quelle aimable naïveté!

COLETTE, *courant toute joyeuse vers sa mère.*

Ah! ma mère, nous n'avons donc plus rien à craindre. Isidore est à nous.

SCÈNE VIII.

JÉRÔME, NICOLE, LE CAPITAINE, BONIFACE, BARBE, COLETTE, ISIDORE, LE SERGENT, et quelques PAYSANS.

JÉRÔME, *montrant son fils.*

TENEZ, monsieur le sergent, voilà celui qui vous paiera les trente écus.

LE SERGENT, *consterné.*

Que vois-je, un officier! (*Il ôte son chapeau avec respect. Colette court à Isidore. Les paysans, tantôt se regardent les uns les autres, tantôt regardent le capitaine, et se donnent à entendre que c'est le fils de Jérôme.*)

JÉRÔME.

Oui, c'est lui, mes enfans, c'est mon fils. Réjouissez-vous tous avec moi. — Comment pourrois-je seul suffire à ma joie?

LE CAPITAINE, *au sergent.*

Vous avez usé ici de violence, mon ami. Où sont vos ordres ?

LE SERGENT, *les lui remettant d'un air troublé.*

Les voici, monsieur le capitaine.

LE CAPITAINE.

De quelle compagnie êtes-vous ?

LE SERGENT.

De la compagnie du capitaine Martineau.

LE CAPITAINE, *après avoir regardé les ordres.*

Et vous osez produire de pareils ordres ! Je connois votre capitaine, et je vous connois aussi, vous. Quel étoit votre projet ? D'extorquer de l'argent des sujets du roi, et de profiter ensuite du voisinage de la frontière pour déserter ?

LE SERGENT, *d'un air suppliant.*

Monsieur le capitaine !

LE CAPITAINE.

Taisez-vous, misérable. Vous abusez du noble état de soldat. Vous ne

l'avez regardé que comme un privilège qui vous donnoit la facilité d'exercer plus librement vos brigandages. Il est temps que vous en receviez le châtiment. (*Aux paysans qui sont au fond du théâtre.*) Ayez soin de le garder jusqu'à nouvel ordre. Arrêtez aussi ses complices, et conduisez-les avec lui chez le juge. (*Quelques-uns des paysans emmènent le sergent.*)

SCENE IX.

JÉRÔME, NICOLE, LE CAPITAINE, BONIFACE, BARBE, COLETTE, ISIDORE, et quelques PAYSANS.

LE CAPITAINE.

Approche, ma chère sœur. Est-ce là ton prétendu? Il est d'une jolie tournure. Je sais gré à Colette de son choix.

COLETTE, *en rougissant.*

Oh! je le crois bien! N'est-il pas vrai, mon frère?

ISIDORE.

Quoi ! monsieur le capitaine, vous voulez bien l'approuver ? moi qui ne suis qu'un laboureur ?

LE CAPITAINE.

Et qu'étoit mon père ? n'es-tu pas né d'honnêtes parens ?

NICOLE, *lui présentant Barbe.*

Oui, mon fils, voilà sa mère Barbe ; c'est la plus brave femme de tout le canton.

LE CAPITAINE.

Que je l'embrasse et la félicite. Mes enfans, je ne serai pas tout-à-fait heureux, si je ne suis de vos noces. Je me charge de tous les frais.

BARBE et ISIDORE.

Ah ! monsieur le capitaine !

LE CAPITAINE.

Mais n'apperçois-je pas là monsieur Boniface ?

BONIFACE, *s'avançant.*

Oui, monsieur le capitaine, prêt à vous servir.

LE CAPITAINE.

Eh! c'est ma plus ancienne connoissance. (*Il lui tend la main.*) Je me reproche de l'avoir fait un peu enrager autrefois.

BONIFACE.

Oublions le passé; le présent m'est trop honorable, monsieur le capitaine: savez-vous bien que c'est moi qui leur ai lu toutes vos lettres? J'ai répandu votre gloire dans tout le pays. Vraiment il m'en revenoit un peu aussi pour ma part.

LE CAPITAINE.

Oui, monsieur Boniface, je le reconnois avec plaisir. Vos instructions ne m'ont pas été inutiles dans mon avancement.

BONIFACE *lui fait une inclination pédantesque, et se relève en se rengorgeant.* (*A part.*)

Qui croiroit que j'ai donné le fouet à un capitaine?

LE CAPITAINE.

Mon père, tous ces honnêtes gens sont-ils de ce hameau?

JÉRÔME.

Oui, mon fils, ce sont nos voisins. Ils ont tous eu bien des soins pour notre vieillesse.

LE CAPITAINE.

Je vous en remercie, mes bons amis.

LES PAYSANS, *s'approchant familièrement.*

Le brave monsieur ! Il ne nous méprise pas. Soyez mille fois le bien-venu, monsieur le capitaine. Nous avons toujours eu bien du plaisir, quand nous avons appris de vos nouvelles. (*Le capitaine prend chacun d'eux par la main.*)

JÉRÔME.

Tout ce que je vois de toi, mon cher fils, m'enchante et me fait croire le bien que j'en ai entendu dire. Tu t'es sûrement toujours comporté en honnête homme dans ton métier de soldat.

LE CAPITAINE.

Toujours, mon père. C'est à vos leçons et à celles de ma mère que je le dois. Il n'y a aucun endroit dans le

monde où l'on puisse maudire ma mémoire. Mais je me flatte qu'il y en a plusieurs où on la bénira. (*Il regarde à sa montre.*) Mais mon temps est écoulé. Il faut que je vous quitte, mes chers parens.

NICOLE.

Quoi ! déjà ? déjà ?

JÉRÔME.

Encore un moment. A peine avons-nous eu le temps de nous regarder.

LE CAPITAINE.

Il faut absolument que je rejoigne la marche. Soyez bien persuadés que mon cœur seul suffiroit pour me retenir, si mon devoir ne m'appeloit ailleurs. Mais oserois-je vous demander une chose, avant de vous quitter ?

JÉRÔME et NICOLE.

Tout, mon fils, tout.

LE CAPITAINE.

Eh bien ! mes chers parens, venez vous établir chez moi. Disposez de ma maison, comme vous disposez de mon

cœur. Ne vivons plus séparés. Que tout ce que j'ai soit à vous.

JÉRÔME et NICOLE.

Mon cher fils....

LE CAPITAINE.

Vous hésitez ? Ah ! il faut que votre consentement soit tout-à-fait volontaire. Ce ne seroit pas un bonheur pour moi, dès que ce n'en seroit pas un pour vous.

JÉRÔME.

Ecoute, mon cher fils; nous sommes vieux, et nous attendons la mort. Laisse-nous mourir ici, où nous avons vécu. Laisse-nous mourir dans cette cabane, qui nous est si chère; c'est dans cette cabane que tu es né. Pourvu que tu nous y viennes voir souvent, c'est tout ce que nous demandons.

LE CAPITAINE.

Oh ! sûrement, sûrement, mon père.

NICOLE.

Et nous, mon cher fils, nous te ren-

drons tes visites. Ce sera autant de jours de fêtes pour nous; et pendant tout le chemin, nous remercierons le ciel de nous avoir donné un tel fils.

LE CONGÉ,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE PRINCE LOUIS, *du sang royal.*
UN OFFICIER *de la suite du prince.*
M. DE GERVILLE.
Mme. DE GERVILLE.
DIDIER,
EUGÉNIE,
CÉCILE,
MARIANNE,
FRÉDÉRIC, } *leurs enfans.*

La scène est à la campagne, à l'entrée d'un bosquet.

LE CONGÉ.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Eugénie est assise sur un tronc d'arbre renversé. Elle épluche des fraises qu'elle a sur ses genoux, dans le creux de son chapeau de paille. Didier lui en porte dans le sien. Les fraises sont proprement arrangées dans les deux chapeaux sur une couche de feuilles de vigne.)

DIDIER, EUGÉNIE.

DIDIER.

TIENS, ma sœur, j'espère que nous en aurons une jolie provision.

EUGÉNIE.

Je ne sais plus où mettre les miennes; mon chapeau est déjà tout plein.

DIDIER.

Cécile va nous apporter une corbeille. A quoi s'amuse-t-elle donc? Tu peux,

en attendant, les mettre dans ton tablier.

EUGÉNIE.

Oui, cela feroit un beau gâchis! pour remplir mon tablier de taches! Et maman, que diroit-elle? Sais-tu ce qu'il faut faire? Ton chapeau est le plus grand, je vais y mettre ce qu'il y a dans le mien. Tu le prendras, et tu iras y en chercher de nouvelles, tandis que j'éplucherai celles-ci.

DIDIER.

C'est bien dit. Cécile viendra dans l'intervalle, et alors il y en aura, je crois, assez.

EUGÉNIE.

Quand elles seront toutes ensemble, on verra mieux ce qu'il y en a.

DIDIER.

Ce qui sera de trop plein dans la corbeille, sera pour nous.

EUGÉNIE.

Je crois que nous n'aurons guère envie d'en manger aujourd'hui. Ah! mon

frère, c'est le dernier repas que nous ferons de cette année avec notre papa : et qui sait si nous le reverrons jamais?

DIDIER.

Tranquillise-toi, ma sœur, tout le monde ne meurt pas dans une bataille.

EUGÉNIE.

Maudite guerre ! Si les hommes n'étoient pas si méchans ! s'ils savoient s'aimer comme des frères et des sœurs !

DIDIER.

Bon ! ne nous querellons-nous pas tous les jours pour des bagatelles? Chacun de nous croit avoir raison, et souvent on ne sait de quel côté elle se trouve. Il en est de même parmi les hommes.

EUGÉNIE.

Ils devroient bien au moins se raccommoder comme nous. Nos querelles ne coûtent jamais de sang.

DIDIER.

Parce que papa ou maman les terminent. Mais les hommes ne sont pas des

enfans. Ils ne se laissent pas commander quand ils ont la force en main. Et puis, lorsqu'on nous fait une injustice, ne devons-nous pas la repousser? Faut-il nous laisser ravir impunément ce qui nous appartient?

EUGÉNIE.

Tu parles toujours comme un soldat.

DIDIER.

Puisque je dois l'être! Tiens, ma sœur, tu as beau dire, c'est une belle chose que la guerre. Sans elle, comment ferions-nous pour vivre? Seroit-ce notre petit bien qui nous nourriroit? Mais ne pleure donc pas; tu me fais de la peine.

EUGÉNIE.

Ah! laisse-moi pleurer, tandis que nous sommes tout seuls. J'aime mieux que mes larmes coulent devant toi, que devant nos pauvres parens. Je craindrois trop de les affliger.

DIDIER.

Allons, allons, sèche tes pleurs;

occupe-toi pour te distraire. Moi, je vais remplir ton chapeau.

EUGÉNIE.

Va-t-en de ce côté là-bas. Il ne reste plus rien ici à cueillir.

SCÈNE II.

EUGÉNIE, *après un moment de silence*:

AH ! si j'étois assez instruite pour savoir prier Dieu, peut-être qu'il m'exauceroit ! Si j'étois du moins assez grande pour aller me jeter aux genoux du roi, je suis sûre qu'il accorderoit à mes prières le congé de mon papa ! Ne l'a-t-il donc pas assez bien servi pendant toute sa vie ? (*Elle épluche des fraises en soupirant. Le prince Louis arrive, suivi d'un officier housard. Il s'arrête en voyant Eugénie.*)

SCÈNE III.

LE PRINCE LOUIS, UN OFFICIER, EUGÉNIE.

LE PRINCE, *bas, à l'officier.*

Voyez donc cette charmante petite fille. Ne me découvrez pas; je veux lui parler. (*A Eugénie, en lui frappant sur l'épaule.*) Tu travailles de bon cœur, ma chère enfant?

EUGÉNIE, *surprise.*

Oh! monsieur, vous m'avez fait peur.

LE PRINCE.

Je t'en demande pardon; ce n'étoit pas mon dessein. Pour qui prépares-tu donc ces fraises? Elles doivent être bien bonnes, épluchées d'une main si blanche et si grassouillette.

EUGÉNIE.

Oserai-je vous en offrir? (*Elle lui présente le chapeau.*) Ne craignez rien, elles sont propres. Excusez-moi seule-

ment de n'avoir pas une meilleure assiette. (*Le prince en prend trois. Elle en présente aussi à l'officier, qui en prend deux.*)

LE PRINCE.

Je n'en ai jamais mangé de si bonnes. Sont-elles à vendre ?

EUGÉNIE.

Non, monsieur, quand vous m'en donneriez je ne sais combien.

LE PRINCE.

Tu as raison ; elles sont sans prix, cueillies d'une si jolie petite main.

EUGÉNIE.

Comme vous me parlez, monsieur! Oh ! ce n'est pas cela. Elles seroient bien à votre service, et toutes celles encore que mon frère et ma sœur pourroient cueillir jusqu'à ce soir. Mais (*En s'essuyant les yeux*) elles sont pour notre bon papa. Ce sont aujourd'hui les premières que nous cueillons pour lui, et les dernières peut-être qu'il mangera avec nous.

LE PRINCE.

Il est donc malade ? et vous craignez apparemment pour sa vie?

L'OFFICIER.

Je me flatte que sa maladie n'est pas encore tout-à-fait désespérée, puisqu'il songe à manger des fraises.

EUGÉNIE.

Vous n'y êtes pas, messieurs. Il est bien vrai qu'il a été malade tout cet hiver d'un cruel rhumatisme. Il n'en est pas même encore entièrement guéri. Mais guéri ou non, il faut qu'il parte demain.

LE PRINCE.

En quoi ce départ est-il donc si nécessaire ?

EUGÉNIE.

C'est que son régiment passe dans le village; et il doit le rejoindre à la marche.

LE PRINCE.

Son régiment ?

EUGÉNIE.

Oui, le régiment du prince Charles.

LE PRINCE, *bas, à l'officier.*

Je parierois que c'est une fille du capitaine Gerville.

EUGÉNIE, *qui l'a entendu.*

Hélas ! oui, messieurs, c'est le nom de mon papa. Le connoissez-vous ?

LE PRINCE.

Si nous le connoissons ? Monsieur et moi, nous sommes ses camarades.

EUGÉNIE.

O Dieu ! Le régiment est-il si près ? est-ce qu'il passe aujourd'hui ?

LE PRINCE.

Non, mon enfant, ce n'est que demain. Nous avons pris les devants par ordre du prince. Une roue de notre voiture s'est brisée le long de ce bosquet ; nous y sommes entrés pour chercher de l'ombre. Tout doit être maintenant réparé. Ce petit sentier ne conduit-il pas au grand chemin ?

EUGÉNIE.

Non, monsieur, il mène tout droit au village.

LE PRINCE.

Et ce village appartient sans doute à votre bon papa ?

EUGÉNIE.

O mon Dieu! que n'est-il aussi riche que vous le pensez! Mais, non, il ne possède qu'une maisonnette, un petit jardin, ce bosquet et la prairie voisine. Lorsqu'il n'est pas au camp ou en garnison, c'est ici qu'il passe sa vie avec nous et notre maman.

LE PRINCE.

Il a donc été malade cet hiver?

EUGÉNIE.

Hélas! oui, monsieur, à notre grand chagrin : il ne pouvoit, de douleur, remuer aucun de ses membres. De plus, une vieille plaie qu'il avoit à la tête s'est rouverte. Et maintenant qu'il est près de se rétablir, il faut qu'il aille s'exposer à de nouveaux maux.

LE

LE PRINCE.

Pourquoi, dans cet état, ne pas demander son congé ? Il auroit pu fournir des attestations suffisantes de chirurgien.

EUGÉNIE.

C'est bien aussi ce qu'a fait maman ; mais ses lettres sont restées sans réponse. Le roi n'a pas voulu l'en croire, ou le prince, à qui appartient le régiment, est-il peut-être si dur.....

LE PRINCE.

Je crois bien que le roi ni le prince ne consentiroient qu'avec peine à perdre un aussi bon officier que votre papa, de qui mes jeunes camarades et moi, nous pouvons recevoir de si utiles instructions.

EUGÉNIE.

Effectivement vous paroissez bien jeune. Avez-vous encore votre papa et votre maman ?

LE PRINCE, *un peu embarrassé.*

Sans doute.

EUGÉNIE.

Qu'ils doivent avoir pleuré, lorsque vous vous êtes séparé d'eux ! Comment ont-ils pu y consentir ? Je sais ce qu'il nous en a coûté à maman et à nous, lorsque mon frère aîné est parti pour entrer à l'École militaire. Et ce n'est rien pourtant en comparaison de la guerre.

LE PRINCE.

Mon père est aussi au service.

EUGÉNIE.

Oh ! les pères qui sont soldats, sont tous un peu durs. Ce que je dis-là pourtant n'est pas vrai de mon papa. Il est si indulgent, si bon et si tendre ! Un enfant n'a pas une ame plus douce. Il n'y a que l'honneur sur lequel il est intraitable. Aussi, je pense que c'est sa faute, s'il n'a pas son congé.

LE PRINCE.

Comment cela ?

EUGÉNIE.

C'est qu'il ne l'a pas demandé sé-

rieusement. Il disoit toujours qu'on le regarderoit comme un lâche, s'il se retiroit pendant la guerre. Il ne demandoit que d'avoir assez de force pour monter à cheval, et pouvoir verser la dernière goutte de son sang au service de son pays. Eh bien! le voilà satisfait; mais nous, nous pauvres enfans, nous n'avons plus de père!

LE PRINCE.

Ton père, jusqu'à présent, est toujours sorti de danger, pourquoi n'en réchapperoit-il pas encore? Rassure-toi, mon enfant, tous les mousquets ne portent pas.

EUGÉNIE.

Mais ceux qui portent tuent leur homme. Et, dans le nombre, ne peut-il pas y en avoir un qui atteigne mon papa?

LE PRINCE.

Il n'est que trop vrai. Mais quelle est cette jolie petite demoiselle que je vois venir.

EUGÉNIE.

C'est ma sœur Cécile.

SCÈNE IV.

LE PRINCE, L'OFFICIER, EUGÉNIE, CÉCILE.

EUGÉNIE.

Te voilà donc à la fin ? Tu as resté bien long-temps.

CÉCILE.

C'est que, malgré moi, j'aidois à maman à faire les malles de mon papa.

EUGÉNIE.

Donne-moi, je te prie, ta corbeille.

CÉCILE.

Tiens. Avez-vous, vous autres, de quoi la remplir ?

EUGÉNIE.

Tu vas voir. (*Elle secoue dans la corbeille les fraises qui étoient dans le chapeau de Didier.*) Vous voulez bien permettre, messieurs ?

LE PRINCE.

C'est trop juste. (*à l'officier.*) Voilà deux enfans d'une bien aimable figure!

CÉCILE, *bas, à Eugénie.*

Qui sont ces messieurs?

EUGÉNIE, *bas, à Cécile.*

Deux officiers du régiment de mon papa.

CÉCILE.

Est-ce qu'ils viennent le chercher?

EUGÉNIE.

Non, non. Ils vont attendre le prince dans la ville prochaine.

CÉCILE.

Ah! fût-il à mille lieues avec son régiment!

EUGÉNIE.

Doucement donc, Cécile! Si ces messieurs nous entendoient!

CÉCILE.

Qu'ils m'entendent s'ils veulent! comment, ils viendront m'enlever mon papa, et je n'aurai pas la liberté de me plaindre!

LE PRINCE, *à l'officier.*

Il me paroît que nous ne sommes pas regardés ici de trop bon œil.

L'OFFICIER.

Que tardez-vous à vous faire connoître ?

LE PRINCE.

Non, non, leur franchise m'amuse, et leur tendresse pour leurs parens pénètre mon cœur de la plus douce volupté.

EUGÉNIE, *à Cécile.*

Le pauvre Didier se fatigue, tandis que nous nous amusons ici à babiller. Je vais l'aider à faire sa cueillette. Toi, reste auprès de ces messieurs, et songe à bien ménager tes paroles.

CÉCILE.

Va, va, je sais comment il faut leur parler.

EUGÉNIE.

Messieurs, voici ma sœur Cécile que je vous présente.

CÉCILE, *d'un air décidé.*

Votre servante, messieurs.

LE PRINCE.

Elle a une petite physionomie aussi résolue que la tienne est douce et timide.

EUGÉNIE.

Je la laisse avec vous pour avoir l'honneur de vous entretenir. Moi je vais aider mon frère, afin de retourner plutôt vers mon papa. Me permettez-vous de lui annoncer votre visite? Je suis persuadé qu'il s'en réjouiroit.

CÉCILE.

Non, non, messieurs, il ne s'en réjouiroit pas, aucun de nous ne s'en réjouiroit. Nous voulons être à nous tout seuls aujourd'hui.

EUGÉNIE.

Je vous prie de vouloir bien excuser cette folle.

CÉCILE.

M'excuser? Ces messieurs savent bien que lorsqu'il y a des étrangers

à table, les petites filles n'osent pas ouvrir la bouche; et moi, j'ai mille choses à dire à mon papa, qui, autrement, étoufferoient mon cœur.

LE PRINCE.

Rassurez-vous, mes enfans, vous ne serez point troublés dans vos doux entretiens. (*Eugénie leur fait une révérence gracieuse et s'éloigne.*)

SCÈNE V.

LE PRINCE, L'OFFICIER, CÉCILE.

CÉCILE.

Mais, dites-moi donc, messieurs; à quoi pense le roi, de nous prendre notre papa, à nous, pauvres enfans? Croit-il que nous n'avons pas besoin d'un père pour nous élever?

LE PRINCE.

Oui; mais crois-tu aussi qu'il n'ait pas besoin de braves soldats pour combattre?

CÉCILE.

Et quelle nécessité de se battre ? Mon papa, lorsqu'il nous donne une bonne éducation, n'est sûrement pas inutile à son pays.

LE PRINCE.

Sur-tout si tes frères et tes sœurs en ont su profiter comme toi.

CÉCILE.

Vous croyez peut-être vous moquer? Je sais bien qu'on me trouve un peu revêche dans la famille ; et l'on dit même qu'avec une cocarde j'aurois fait un très-bon soldat.

LE PRINCE.

Ah! ah! une petite amazone ? Tu aurois été vraiment fort redoutable.

CÉCILE.

Oh ! si j'avois une épée, on ne se joueroit pas de moi.

LE PRINCE.

S'il ne tient qu'à cela, voici la mienne. Je vais t'armer chevalier.

CÉCILE.

Je le veux bien. J'aurai du plaisir à l'être de votre façon.

LE PRINCE, *lui ayant présenté son épée, veut l'embrasser.*

Voici la première cérémonie.

CÉCILE, *le repoussant.*

Doucement, doucement, s'il vous plait.

LE PRINCE.

Oh! tu es une charmante enfant! (*Il veut encore l'embrasser. Cécile se sauve en criant*) :

Didier! Eugénie!

LE PRINCE.

Qu'as-tu à craindre de moi?

CÉCILE.

Moi, vous craindre? Oh! non, non. Seulement ne m'approchez pas de plus près où je cours à mon papa. Il est officier comme vous, et il ne souffriroit pas qu'on fâchât sa petite Cécile.

LE PRINCE.

Que le ciel me préserve d'avoir la

pensée de te fâcher ? ce n'étoit qu'un simple badinage.

SCÈNE VI.

LE PRINCE, L'OFFICIER, EUGÉNIE, DIDIER, CÉCILE.

DIDIER, *qui s'avance fièrement.*

N'AS-TU pas crié, Cécile ? Je viens à ton secours.

LE PRINCE.

Contre nous, mon petit ami ?

DIDIER.

Contre tous ceux qui feront crier ma sœur.

CÉCILE.

Grand-merci, mon frère. Ce cri m'est échappé. Je n'ai pas besoin de ton bras. Vois-tu ? En voici déjà un que j'ai désarmé. (*Elle rend l'épée au prince.*) Allons, monsieur, pour cette fois, je vous fais grace de la vie. Mais n'y revenez pas. Vous m'entendez ?

LE PRINCE.

Tu es une petite créature bien extraordinaire.

EUGÉNIE.

Je suis charmée qu'elle l'entende de votre bouche. Mais à présent, messieurs, nous avons cueilli assez de fraises pour être en état de vous en offrir. (*Elle leur présente la corbeille.*) Prenez, prenez, je vous en prie.

LE PRINCE.

Non, non, nous nous garderons bien d'y toucher. Elles ont une destination trop respectable.

EUGÉNIE.

Ce que vous prendrez ne sera rabattu que sur notre portion. Il n'y aura pas grand mal quand nous n'en mangerons pas d'aujourd'hui. Vous êtes du régiment de notre papa, et c'est notre devoir de vous faire tous les honneurs qui dépendent de nous.

CÉCILE.

CÉCILE, *tirant un bouquet de son sein et le présentant au prince.*

En ce cas-là, je vais vous donner ce bouquet que j'avois cueilli pour moi. Mon papa et ma maman en ont eu de ma main, sans quoi vous n'auriez pas celui-ci. Mais il m'appartient, je vous le donne.

LE PRINCE.

Et moi, je l'accepte avec tous les transports du plaisir et de la reconnoissance.

CÉCILE.

Il s'est un peu flétri au soleil. Si vous vouliez attendre un moment, j'irois vous en faire un tout frais de jasmin, de violette et de chevrefeuille. J'en ai par buissons dans mon jardin.

EUGÉNIE.

Tu sais le rosier qui fleurit sous mes fenêtres? tu peux y prendre toutes les roses épanouies d'aujourd'hui.

CÉCILE.

Eh bien! voulez-vous?

LE PRINCE, *attendri.*

Quoi ! vous auriez cette bonté, mes charmantes enfans ! Mais non, je vous remercie. Le plaisir de causer avec vous, me touche plus que toutes les fleurs de l'univers.

CÉCILE.

Il me vient une pensée, mon jeune Officier. Vous savez peut-être comment on doit s'y prendre pour sortir avec honneur de son régiment. Ne pourriez-vous pas nous donner un bon conseil pour en tirer honorablement notre papa ?

EUGÉNIE.

Oh ! si vous pouviez nous le dire, nous vous donnerions de bon cœur tout ce que nous possédons.

DIDIER, *qui s'est amusé jusqu'à ce moment à jouer avec la dragonne de l'épée du prince, et à considérer attentivement son chapeau, son uniforme, et toute sa personne.*

Oui, si vous saviez nous faire rendre

notre papa ; mes timbales, mon esponton, ma giberne, tout cela est à vous.

CÉCILE, *d'un air mystérieux.*

Et moi, je vous donnerois de moi-même ce que vous vouliez me prendre tout-à-l'heure.

LE PRINCE.

Tant de biens à la fois ! Ah ! croyez que si je savois un moyen....

EUGÉNIE, *tristement.*

Vous n'en savez donc pas ? Ainsi nous ne faisons que vous affliger, de ne pouvoir nous aider à sortir de peine.

CÉCILE.

Oh ! je ne lâche pas sitôt prise. Le prince, colonel du régiment, doit passer ici près. Eh bien ! nous trois, avec mon petit frère et ma plus jeune sœur, nous irons nous jeter à ses pieds, nous nous attacherons à ses habits, et nous ne nous releverons pas avant qu'il nous ait accordé notre demande.

EUGÉNIE.

Oui, ma sœur. Il verroit nos larmes, il entendroit nos vœux et nos prières ; nous lui dirions combien notre papa a été malade cet hiver, combien il est foible encore, et tout ce que nous aurions à souffrir de nous en séparer. Croyez-vous qu'il fût assez cruel pour nous renvoyer impitoyablement ?

LE PRINCE.

Non, je ne puis le croire ; mais il ne doit venir nous joindre qu'à l'entrée de la campagne. Par bonheur, le prince son fils suit le régiment en qualité de volontaire.

DIDIER, *qui l'a toujours regardé avec un air pensif.*

De volontaire ?

LE PRINCE.

Oui, pour apprendre sous les yeux de son père le métier de la guerre. Je puis vous répondre qu'il s'intéressera vivement en votre faveur.

EUGÉNIE.

Êtes-vous bien avec lui ?

LE PRINCE, *en souriant.*

Oui, lorsque j'ai fait mon devoir.

EUGÉNIE.

Ah ! de grace, parlez-lui pour mon papa. Qu'il le conserve à une famille qui ne vit que par lui. Vous-même, monsieur, cherchez à adoucir son service ; et s'il est malade ou blessé..... (*Les sanglots l'interrompent.*)

CÉCILE.

Blessé ? N'attendez pas qu'il le soit. S'il y a un sabre levé sur sa tête, courez vous mettre au-devant du coup.

LE PRINCE, *à part.*

Que j'ai de peine à me déguiser plus long-temps ? (*Haut.*) Non, tendres et nobles petites ames, ne craignez rien pour ses jours ; j'en réponds sur ma vie.

EUGÉNIE, *essuyant ses larmes.*

Je puis donc compter sur vous ! Ah ! que vous me charmez ! Ne nous ou-

bliez pas pour cela auprès du prince. Qu'il nous renvoie bientôt notre papa!

CÉCILE.

Dites-lui que toute une couvée naissante a besoin encore des ailes de son père pour se fortifier. Dites-lui qu'une petite fille de sept ans lui souhaite toute sorte de bonheur, s'il lui rend un père qu'elle aime et dont elle a besoin.

EUGÉNIE.

Nous vous quittons sur cette douce espérance. J'aurois encore mille choses à vous dire ; mais votre cœur vous les dira. Notre papa nous attend peut-être; et nous devons le perdre demain.

LE PRINCE.

Allez, allez, mes chers enfans ; mais daignez accepter quelque marque légère de ma reconnoissance, pour l'agréable demi-heure que je viens de passer avec vous. Tiens, ma douce Eugénie, prends cette bague. (*Il en tire une de son doigt.*) Elle est trop large

pour toi ; mais un jouailler la mettra à son point.

EUGÉNIE, *refusant la bague.*

Non, non, monsieur; on seroit peut-être mécontent de moi à la maison ; et sur-tout à la veille de perdre mon papa, je ne voudrois, pour rien au monde, avoir le moindre reproche à mériter de sa part.

LE PRINCE.

Il faut absolument que tu la prennes. Je me charge de tout auprès de lui, lorsqu'il viendra au régiment. (*Il la lui fait accepter.*)

EUGÉNIE.

Eh bien ! il vous la reportera, s'il trouve mauvais que je l'aie reçue. S'il n'en est pas fâché, je serai bien aise de m'honorer toute ma vie de votre souvenir.

CÉCILE, *prenant la main d'Eugénie.*

Allons, ma sœur, il est temps de nous retirer.

LE PRINCE.

Et toi, Cécile, est-ce que tu serois fâchée de te souvenir de moi ? Tiens, ma chère enfant, voici un étui de cuivre doré, avec une pierre de composition.

CÉCILE, *le regardant.*

Il n'y a que vos paroles de fausses dans tout cela. Je suis sûre que c'est de l'or, et un véritable diamant. Je n'en veux pas. Vous avez pris cela dans quelque pillage; mon pâpa est aussi capitaine que vous, et il n'a pas de ces cadeaux à faire. Il n'a jamais rien pillé, lui.

LE PRINCE.

Sois tranquille. Il n'y a pas là plus de sang qu'à mon épée. Des bijoux me seroient inutiles à la guerre. Si tu ne veux pas accepter celui-ci, garde-le moi jusqu'à mon retour.

CÉCILE.

A la bonne heure.

LE PRINCE.

N'aurois-tu pas un baiser à me donner pour mes sûretés ?

CÉCILE.

Non, non; vous avez entendu mes conditions. Pas à moins.

LE PRINCE.

Eh bien ! je vais faire tous mes efforts pour le gagner.

CÉCILE.

Je vous le garde jusqu'à ce moment. Viens avec nous, mon frère.

DIDIER.

Allez d'abord; je vais vous suivre. J'ai quelque chose à dire en secret à cet Officier.

LE PRINCE.

Je suis à toi dans l'instant, mon petit ami. (*L'Officier qui s'est éloigné dans le cours de la scène, revient auprès du Prince, lui remet un porte-feuille, et s'entretient tout bas avec lui.*)

CÉCILE, *bas, à Didier.*

Est-ce que tu veux en avoir aussi ton cadeau?

EUGÉNIE, *bas, à Didier.*

Fi donc! mon frère. Je te croyois trop fier pour cela.

DIDIER.

Fi! mes sœurs, d'avoir eu de moi cette pensée. J'ai quelque chose de bien autrement important à lui demander.

CÉCILE.

Si j'avois le cœur de me divertir, je rirois de l'air de gravité que tu prends pour traiter ton affaire d'importance.

DIDIER.

Et toi, si tu n'étois pas ma sœur, tu me le paierois cher de m'avoir soupçonné d'escroquerie.

CÉCILE, *s'éloignant avec Eugénie.*

Songe à te bien tirer de tes grandes affaires.

SCÈNE VII.

LE PRINCE, L'OFFICIER, DIDIER.

LE PRINCE.

Je suis fort aise, mon cher Didier, que tu veuilles rester avec moi. Nous n'avions pas assez bien fait connoissance. On vient de me dire que ma voiture n'est pas encore prête. Ainsi nous avons quelques instans à causer ensemble.

DIDIER.

Tant mieux. Mais ne vous imaginez pas que je reste pour avoir quelque chose de vous.

LE PRINCE.

Comment donc ?

DIDIER.

C'est que vous avez fait un cadeau à mes deux sœurs, et vous pourriez penser... Mais, je vous le proteste, je ne prends rien, rien, absolument rien.

LE PRINCE.

Et par malheur aussi, je n'ai rien de plus à t'offrir.

DIDIER.

C'est un bonheur que cela. Nous ne serons tentés ni l'un ni l'autre.

LE PRINCE, *bas, à l'officier.*

J'aime à lui voir une ame aussi élevée. Que sa figure a de franchise et de noblesse!

DIDIER.

Je n'ai qu'une question à vous adresser.

LE PRINCE.

Voyons ce que c'est, mon ami.

DIDIER.

Vous m'avez dit tout-à-l'heure que le fils du Prince marchoit comme volontaire. Qu'est-ce donc qu'un volontaire ?

LE PRINCE.

C'est un soldat libre, qui n'a aucun grade dans le régiment, qui peut se reposer

poser ou combattre, partir ou rester, comme il lui plaît.

DIDIER.

Oh! si j'y allois, moi, ce seroit pour me battre. J'aurois bien du plaisir à être volontaire sur ce pied-là.

L'OFFICIER.

Mais il faut qu'un volontaire ait de l'argent. En as-tu, mon petit ami?

DIDIER.

Tu? tu? Je n'aime pas cela, monsieur. Mon papa est capitaine, et je suis fait pour l'être comme lui.

LE PRINCE.

C'est que nous te regardons déjà comme notre camarade.

DIDIER.

Ah! tant mieux. Tutoyez-moi maintenant tant que vous voudrez. Mais vous parlez d'argent? Le roi m'en a-t-il pas assez? Et n'est-il pas obligé de nourrir ceux qui le servent?

LE PRINCE.

Oui; mais un volontaire n'a pas de

service réglé. Ainsi il est juste qu'il s'entretienne à ses dépens.

DIDIER, *frappant du pied la terre.*

Ah! que me dites-vous? Tant pis. Mais si je ne demandois que du pain de munition et de l'eau? Si je priois le régiment de me recevoir à la place de mon papa?

LE PRINCE.

Pauvre enfant! comment figurerois-tu à la tête d'une compagnie? Il faut de l'expérience et de la représentation.

DIDIER.

Si je n'en ai pas assez pour commander, j'en aurai assez pour obéir. Qu'on me fasse commencer par où l'on voudra, pourvu que je serve.

LE PRINCE.

Serois-tu seulement en état de suivre la marche?

DIDIER.

J'irois tant que je pourrois; et quand je serois rendu, on me jeteroit dans un fourgon de bagage, ou je marcherois avec l'artillerie, à cheval sur un ca-

non. Auriez-vous peur que je restasse en maraude ? Oh ! je saurois bientôt vous rattraper.

LE PRINCE.

Mais si tu servois à la place de ton père, il faudroit toujours te séparer de lui.

DIDIER.

Et ne comptez-vous pour rièn ma joie de le rendre à mes sœurs et à maman, et d'assurer le repos de sa vieillesse ? Il me semble que le roi ne perdroit pas au change. Mon papa malheureusement ne sera bientôt plus en état de servir ; et moi, dans peu d'années, je puis être tout ce qu'il a été. La guerre est ma folie. Je sais toutes les chansons grenadières, et je leur fais des accompagnemens sur mon tambour. Tenez, en voici un recueil, je vous le donne. Je n'en ai plus besoin, je le sais par cœur.

LE PRINCE.

Oh ! que tu me ravis ! je veux t'en donner une autre à mon tour. (*Il ouvre*

son porte-feuille et en tire des papiers.)

DIDIER.

Pour une chanson, je puis la recevoir.

LE PRINCE.

Tiens, en voici d'abord une pour ton père.

DIDIER.

Mon papa ne sait plus chanter. Il n'aime que la musique du canon.

LE PRINCE.

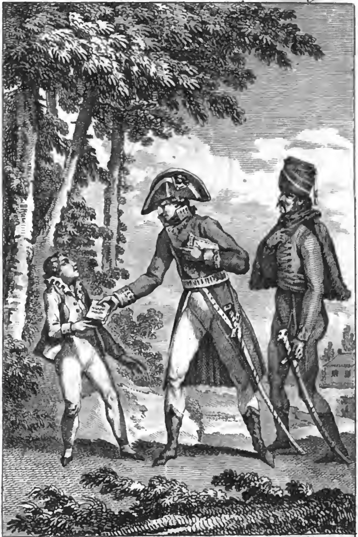
N'importe. Je suis sûr que vous aurez du plaisir tous deux, rien qu'à la lire seulement. Celle-ci est pour toi.

DIDIER, *sautant de joie.*

Ah! grand-merci. Voyons si je la sais.

LE PRINCE.

Non; tu la liras quand nous serons partis. (*Il met les deux papiers ensemble, et les lui donne.*) Mets cela dans ta poche, et prends bien garde à le perdre. Adieu, mon petit ami, songe que je te retiens pour mon camarade.



Tiens, en voici d'abord pour ton pere, Didier
mon papa n'aime que la musique du canon....

C. Monnet inv. del. *Delignon sculp.*

DIDIER, *lui saute au cou, le serre et l'embrasse.*

Oui, oui, je le suis. Je vous aimerai toujours. Je veux, à ma première bataille, combattre à votre côté.

L'OFFICIER.

Nous allons t'annoncer d'avance au régiment.

DIDIER.

Parlez-lui bien de moi, je vous en prie. Oh! comme je vais me dépêcher de grandir!

LE PRINCE, *en s'éloignant, à l'Officier.*

Je sens combien le cœur de leur père doit saigner de quitter de si aimables enfans. Retirons-nous un peu à l'écart pour observer celui-ci, et jouir de ses premiers transports. (*Ils entrent dans le bosquet. Didier les suit de l'œil, jusqu'à ce qu'ils soient un peu éloignés.*)

SCÈNE VIII.

DIDIER, *agité, tantôt s'assied sur un tronc d'arbre, tantôt se lève et se promène.*

A QUOI pense-t-il, de vouloir faire chanter mon papa ? (*Il tire les papiers de sa poche.*) Ah ! ah ! celle-ci est cachetée. Il faut qu'il y ait quelque drôlerie. Voyons toujours la mienne. (*Il l'ouvre.*) Cela ne m'a pas trop l'air d'une chanson. Les mots vont tout du long de la ligne. (*Il lit.*) « Bon pour « cent louis d'or que le trésorier de ma « maison.... » Je ne connois point d'air qui puisse aller sur ces paroles. (*Il continue.*) « paiera au porteur de ce « billet ».

prince CHARLES.

Il s'est moqué de moi en me donnant cela pour une chanson de guerre. Il n'y a que des paroles d'argent. Il faut qu'il se soit trompé. Courons après lui.

(*Il se met à courir en criant.*) Monsieur l'officier ! monsieur l'officier!

SCÈNE IX.

M. DE GERVILLE, *avec un visage abattu, et marchant avec peine;* Mme. DE GERVILLE, EUGÉNIE, CÉCILE, DIDIER, MARIANNE, *tenant son père par la main;* FRÉDÉRIC, *dans les bras de sa mère.*

M. DE GERVILLE.

Où est-il? où est-il? (*Il apperçoit Didier.*) Mon fils, où donc est le prince?

DIDIER, *regardant autour de lui.*

Je n'ai pas vu le moindre prince, mon papa.

CÉCILE.

Ce joli monsieur qui causoit avec nous.

EUGÉNIE.

Celui qui m'a donné cette bague. Il

n'y a qu'un prince, dit mon papa, qui m'ait pu faire un si beau présent.

DIDIER, *d'un air dépité.*

Etourdi que je suis, de ne l'avoir pas reconnu !

EUGÉNIE.

O l'excellent jeune homme !

CÉCILE.

Si bon ! si familier ! ô mon joli petit étui ! je te garderai toute ma vie.

M. DE GERVILLE.

Y a-t-il long-temps qu'il s'en est allé ?

DIDIER.

Tout-à-l'heure. Je courois après lui lorsque vous êtes venu.

M. DE GERVILLE.

Par bonheur, je le joindrai demain dans la ville prochaine, et je pourrai lui exprimer toute ma reconnoissance. Je suis pourtant fâché qu'il ne loge pas cette nuit chez nous. N'en auriez-vous pas été charmés, mes enfans ?

DIDIER.

Oui, mon papa. Il m'appelle déjà son camarade.

CÉCILE.

Oh moi ! quoique je l'aime, je suis bien aise qu'il s'en soit allé. Nous n'aurions pu vous caresser à notre aise devant lui.

Mme. DE GERVILLE.

Cécile a raison. Je n'aurois pas été libre de mêler mes larmes avec les vôtres, mes chers enfans. Il auroit fallu étouffer nos soupirs.

M. DE GERVILLE.

C'est pour cela que je l'aurois encore souhaité. La violence que vous auriez fait à votre douleur, m'eût donné la force de retenir la mienne ; et puisqu'il faut que je vous quitte...

MARIANNE, *prenant des deux mains celle de son père, et la baisant.*

Oh ! ne parle pas de nous quitter, mon papa ! (*Le petit Fréderic s'écarte du sein de sa mère, et tend ses bras*

vers son père, qui le prend à son cou, et l'embrasse.)

M. DE GERVILLE.

Chers enfans ! peut-être n'est-ce pas pour long-temps que je vous laisse. La paix ne doit pas être éloignée. Elle est l'objet de tous les vœux de notre roi bienfaisant. Oui, je l'espère, je reviendrai bientôt auprès de vous.

Mme. DE GERVILLE.

Mais tu pars ; et en attendant, qui nous consolera de ton absence ?

EUGÉNIE.

Que je lui rendrois avec plaisir sa bague, pour qu'il vous laissât avec nous !

CÉCILE.

Et moi donc, son étui !

DIDIER.

Et moi, son papier de louis d'or ! Tenez, mon papa, voyez ce qu'il m'a donné pour une chanson. (*Il lui remet un papier.*)

M. DE GERVILLE, *rendant Frédéric à sa mère.*

Voyons donc ce que c'est. (*Il lit, joignant ses mains.*) Quelle bonté dans ce jeune prince, et quelle manière noble d'obliger ! Il t'a donné un mandat que son père lui avoit remis sans doute pour ses plaisirs.

DIDIER.

Quoi ! il m'auroit attrapé ! Rendez-lui de ma part son argent. Mais ce n'est pas tout, il m'a donné aussi une chanson pour vous.

M. DE GERVILLE.

Une chanson pour moi, Didier ? Tu rêves, mon fils ?

DIDIER, *tirant un papier cacheté de sa poche.*

Vous allez voir.

LES ENFANS, *se souriant les uns aux autres.*

Une chanson ! une chanson ! (*Ils se pressent d'un air de curiosité autour de leur père.*)

M. DE GERVILLE.

Ciel ! le cachet du roi. (*Il ouvre le paquet d'une main tremblante, jette les yeux sur les premières lignes, et s'écrie:*) O ma chère femme ! mes chers enfans ! réjouissez-vous, réjouissez-vous.

Mme. DE GERVILLE.

Pourvu que tu restes. Il n'y a que cela dont je puisse me réjouir. (*Il reprend la lettre.*) Laissez-moi la lire toute entière. (*Tous se pressent à ses côtés dans un profond silence.* (*Il lit quelques lignes.*) O l'excellent roi ! (*Il continue.*) Non, c'est trop. Dans un songe, où mon imagination exaltée eût formé les plus brillantes chimères, je n'aurois jamais espéré rien de si flatteur.

tous ensemble.

Mme. DE GERVILLE.

Je meurs d'impatience, mon ami.

EUGÉNIE.

Qu'est-ce, mon cher papa ?

CÉCILE.

Que vous nous tenez en peine !

tous ensemb.

DIDIER.

Voyons donc votre chanson, à vous.

MARIANNE.

Papa, mon papa, eh bien ?

M. DE GERVILLE, *se jettant au col de sa femme.*

Tu me gardes, ma chère femme. (*Il se baisse, et ramasse dans ses bras tous ses enfans.*) Je ne vous quitte plus, mes chers enfans. (*Il se jette sur le sein de sa femme, qui pose à terre le petit Frédéric.*)

Oui, oui; lis toi-même.

Mme. DE GERVILLE, *à demi-évanouie.*

Je suis toute tremblante. Je ne saurois. (*Les enfans sautent tous les uns autour des autres, serrent leur père et leur mère, baisent leurs habits, frappent dans leurs mains, et font éclater leur joie par tous les transports imaginables.*) Nous gardons notre papa! nous gardons notre papa!

M. DE GERVILLE.

Oui, vous me gardez, et sans que je quitte absolument le service. D'une manière si honorable !

Mme. DE GERVILLE, *se ranimant.*

Et comment, comment mon ami ?

M. DE GERVILLE.

Le roi, touché de ma maladie, me dispense de cette campagne. Mais, (ce sont ses paroles) pour me récompenser de mes glorieux services, il m'accorde le gouvernement d'une citadelle, avec le titre de colonel.

Mme. DE GERVILLE.

Quoi, mon ami!....

EUGÉNIE.

O joie sur joie!

CÉCILE.

Aussi, mon cher papa, il n'y a pas d'homme comme vous dans le monde.

DIDIER.

Et vous voilà colonel.

M. DE GERVILLE.

Je vais donc être pleinement heu-

reux pour le premier moment de ma vie. (*A madame de Gerville.*) Me le pardonneras-tu, ma chère femme? Je n'avois pourtant fait aucune démarche pour avoir mon congé.

Mme. DE GERVILLE.

Va, je te connoissois. J'ai pris ce soin pour toi.

EUGÉNIE.

Ah! le méchant papa! Si maman et le roi n'avoient pas songé à nous plus que lui!....

CÉCILE.

Vous nous aviez donc trompés? Ce n'est pas bien, au moins.

M. DE GERVILLE.

Vraiment oui. Mais que voulez-vous? Une mauvaise honte de soldat! Hélas! cependant je n'aurois pu rendre à mon pays des services bien longs et bien utiles. Je le sens trop, mon corps n'est plus en état de supporter le poids des armes.

Mme. DE GERVILLE.

Et tu m'aurois porté la mort dans le cœur; tu aurois réduit ces innocentes créatures à l'état d'orphelin, si la providence n'en avoit pas mieux disposé pour nous et pour toi! Allons, tout est pardonné. Mais où retrouver le généreux Prince? Que je voudrois le remercier et le retenir cette nuit auprès de nous!

DIDIER.

Nous allons courir sur tous les chemins.

M. DE GERVILLE.

Allez, allez. Que je souffre de ne pouvoir vous suivre!

CÉCILE.

Il aura maintenant trois baisers pour un. (*Les enfans se disposent à courir. Le Prince s'élance du bosquet.*)

SCÈNE X.

LE PRINCE, L'OFFICIER, M. DE GERVILLE, Mme. DE GERVILLE, EUGÉNIE, CÉCILE, DIDIER, MARIANNE, FRÉDÉRIC.

LE PRINCE, *saisissant Cécile.*

Je te prends au mot. (*Il embrasse Cécile trois fois.*)

EUGÉNIE et DIDIER.

Le Prince! le Prince!

CÉCILE, *un peu décontenancée.*

Vous m'avez presque fait peur avec vos baisers.

M. DE GERVILLE.

O mon digne Prince! comment vous exprimer ma reconnoissance!

Mme. DE GERVILLE.

Mes enfans et moi, comment vous remercier! Vous me rendez un époux, et vous leur rendez un père.

LE PRINCE.

Tous ces bienfaits sont de notre juste

monarque. Je n'ai fait que solliciter son choix, pour être l'instrument de ses graces. Privé de l'espérance de profiter, sous les yeux de M. de Gerville, de ses exemples et de ses leçons, j'ai voulu du moins adoucir mes regrets, en venant porter le bonheur dans le sein de sa respectable épouse et de ses aimables enfans. C'est une joie que je n'oublierai jamais. (*Il tend la main à M. de Gerville; qui la serre et la baise.*)

M. DE GERVILLE.

Il faut avoir la bonté de votre cœur, pour vous réjouir du bonheur d'une petite famille qui vous est si étrangère.

Mme. DE GERVILLE.

Vous avez fait de si riches cadeaux à mes enfans!

EUGÉNIE.

Je rougis d'avoir accepté cette bague. Je ne la croyois pas si précieuse.

LE PRINCE.

C'est qu'elle s'est embellie dans tes mains. Je ne la reconnois plus.

CÉCILE.

En ce cas-là, je ne vous parlerai pas de votre étui.

DIDIER.

Pour moi, je vous rends votre chanson. Ce n'est pas apparemment celle que vous vouliez me donner?

LE PRINCE.

Excuse ma méprise; mais puisqu'elle est faite, mon père a si généreusement fourni à mon équipage, que je puis bien me charger de celui d'un jeune enseigne.

DIDIER.

Enseigne? Est-ce dans votre compagnie?

LE PRINCE.

Oui, mon petit ami.

DIDIER.

Ah! que je suis aise! Je serai auprès de vous, et le nom de mon père ne se perdra pas dans le régiment.

M. DE GERVILLE.

Vous nous accablez de tant de graces! M'en refuseriez-vous une bien touchante pour mon cœur?

LE PRINCE.

C'est moi qui vous supplie de me l'accorder, en vous demandant cette nuit un asyle pour mon compagnon de voyage et pour moi; (*M. et Mme. de Gerville s'inclinent d'un air respectueux.*) pourvu cependant que Cécile n'en soit pas fâchée.

CÉCILE.

Oh! puisque vous n'emmenez pas notre papa, restez tant que vous voudrez.

EUGÉNIE.

J'espère qu'au moins à présent vous mangerez de mes fraises?

CÉCILE.

Vous nous les rendez aussi douces que vous avez failli nous les rendre amères.

DIDIER.

Oui, mon Prince, venez en manger chez nous, en attendant que je me sois assez distingué pour mériter d'en aller manger sous votre tente.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE ET MORALITÉS DU SIXIÈME VOLUME.

De sages parens ne rougissent pas de recevoir de leurs enfans d'utiles leçons, et surtout d'en profiter. La sagesse n'est pas toujours la compagne des années; et l'empire des passions est si impérieux, que ceux qui en sont les esclaves, font des fautes à tout âge. Honneur à qui les avoue; bonheur à qui les répare!

C'est une grande erreur et un malheur presque toujours irréparable, que d'assu-

jétir l'éducation qui doit créer des hommes aux bizarreries de la mode qui les dégrade. Toute éducation est mauvaise, qui s'écartant des plans de la nature, oublie que c'est par les mœurs et une instruction bien entendue, que de jeunes rejettons ont fait de glorieuses et solides branches de l'arbre social.

Si, comme l'a si bien dit le poëte :

Le chef-d'œuvre du ciel est le cœur d'une mère,

(VOLTAIRE).

le cœur d'un fils, sanctuaire des vertus, comme l'autre est celui de la tendresse, doit être la leçon vivante, l'admiration et le modèle de toute la terre.

Historiens, peintres, artistes! offrez à la vénération des peuples, éloges des gouvernemens, un spectacle que le ciel se complaît à montrer à la terre : une famille indigente, vertueuse et tendrement unie, dont les nobles libéralités d'un souverain qui se cache, font cesser l'indigence, récompensent la vertu; et, en reserrant son union, assurent pour jamais sa félicité.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

CONTES

DE

LA FONTAINE.

TOME SECOND.